35¢

CITÉ LIBRE

XIIIe année, No 45 MARS 1962 NOUVELLE SÉRIE

DRÔLE DE PROSPÉRITÉ

(lire en page 20 l'article de Yves Le Balle)

Le Brésil

(lire en page 6 l'article de Naïm Kattan)



SOMMAIRE

Sommaire

La maquette typographique est de Gilles Robert

XIIIe année, No 45
Mars 1962

Revue mensuelle

Comité de rédaction

Co-directeurs :
Gérard Pelletier
Pierre-Elliott Trudeau

Secrétaire de la rédaction:
Jacques Hébert

•

Editeur et propriétaire
Le Syndicat coopératif d'édition
Cité libre

Imprimé à Montréal par
Cossette et Fils Ltée

Autorisé comme envoi postal
de deuxième classe
Ministère des Postes
Ottawa

Rédaction et administration
3411, rue Saint-Denis
Montréal 18 — VI. 9-2228

Service des abonnements:
Cité Libre
C.P. 10 — Montréal 34
LA. 6-3361

Abonnement annuel: $3.50
Abonnement de soutien: $10

Vente au numéro:
Distribution Laval
999, rue du Collège
Montréal — Tél.: WE. 5-4821

CITÉ LIBRE

NOUVELLE SÉRIE


CITÉ LIBRE
MARS
1962

MORCEAUX CHOISIS

Gérard Pelletier

RÉSISTER À L'EUPHORIE.

Je propose ces trois mots comme exergue au troisième chapitre d'un éventuel *Guide de l'homme d'action*. Et si l'éventuel auteur de ce livre possible devait se préoccuper surtout du militant canadien-français de l'époque actuelle, je lui conseillerais même de consacrer à ce thème le tout premier chapitre.

A l'exception des pessimistes invétérés, nous sommes tous, en effet, menacés par l'euphorie. La tentation s'explique aisément : il est par trop facile de prendre une hirondelle pour le printemps, quand on sort d'un interminable hiver. Parce qu'un certain dégel se manifeste dans plusieurs domaines (éducation, moeurs politiques, activités culturelles) nous sommes portés à croire *que c'est arrivé*, comme dit le langage populaire. Il faut avoir la tête assez froide pour ne pas céder à un enthousiasme prématuré.

Disons que la petite collection de morceaux choisis dont voici le cortège veut être un antidote à certaines illusions courantes. Je la dédie tout particulièrement à ceux qui nous écrivent chaque mois pour nous inviter à plus d'optimisme, à ceux qui nous reprochent de nous attarder à des problèmes dépassés, de nous acharner sur des erreurs défuntes.

Voici d'abord un extrait de l'article que M. l'abbé E. Lacroix, prêtre, ancien élève de l'Université grégorienne de Rome, aujourd'hui domicilié à Québec, consacre au problème des clercs et des laïques dans l'enseignement. Il n'est pas inutile de préciser que l'abbé Lacroix s'attaque, dans cet exposé, à un article de *Relations* sur le même sujet. Ecoutez-le s'en prendre à l'auteur qu'il désigne toujours comme "le Révd Père", sans le nommer :

• *PREMIERE CITATION*

"Dans le sous-titre "La présence des Clercs est essentielle", le Révd Père établit très bien le DROIT (les majuscules sont de l'abbé Lacroix) des Clercs à l'enseignement. Malheureusement, il a cette affirmation: "Je sais aussi qu'un vif ressentiment existe chez les laïques de la génération de 30 à 40 ans qui, il y a quinze ou vingt ans, auraient désiré consacrer leur vie à l'enseignement et se sont heurtés à des portes closes." Le Révd Père ne le dit pas; mais ceci a été affirmé par le célèbre Gérard Pelletier, l'homme aux problèmes, dans La Presse et dans McLean et peut-être aussi ailleurs. C'est sa marotte; laissons-la lui... ça l'amuse.

(...)

"Pourtant, tout cela s'explique à qui veut bien admettre le DROIT de PROPRIETE (les majuscules sont de l'abbé Lacroix). En effet, où sont les collèges classiques qui sont la propriété des laïcs, des collèges que des laïcs ont fondés à la sueur de leur front, pour lesquels ils se sont mis au blanc et ont pris le risque financier comme l'ont fait les prêtres séculiers et les religieux? (...)

"Ces Universités de Québec et de Montréal sont à NOUS. C'EST NOUS (les majuscules sont de l'abbé Lacroix) du clergé, qui les avons fondées de peine et de misère. Certains collèges sont à NOUS (idem). (...) Les Gouvernements ont versé des octrois? Oui, mais depuis peu seulement; mais depuis quand le fait de recevoir des octrois même sollicités, fait perdre le DROIT de PROPRIETE (idem) à qui les reçoit? Je le répète: Avons-nous, oui ou non, le DROIT DE POSSEDER? Si nous l'avons, ce droit — et nous l'avons — n'avons-nous pas le droit de requérir les services des professeurs qui nous conviennent? C'est là le *noeud de l'affaire* (l'italique est de l'abbé Lacroix). Il n'est pas ailleurs."

Le plus beau, dans toute cette diatribe, c'est la candeur. Après avoir lu ce qui précède, jugez un peu de la dose qu'il en faut pour écrire sans broncher, comme fait l'abbé Lacroix, ce vif reproche au Jésuite coupable: "Mais puisque c'est le clergé dont on fait actuellement le procès, y aurait-il moyen d'avoir des preuves qu'il y a, dans le *clergé actuel* (l'italique est de l'auteur) répugnance ou refus de la promotion du laïcat? Qu'il (le Jésuite de Relations) en donne des preuves avant que de supposer ou de laisser croire ou de concéder."

Et d'un.

• *DEUXIEME CITATION*

Mais l'abbé Lacroix n'est pas le seul à s'indigner des abominables *concessions* que fait le clergé dans ce domaine. Le bulletin paroissial de Sayabec nous instruit là-dessus par la plume d'un curé qui n'y va pas de main morte, on va le voir. Pour lui:

"L'histoire se répète et nous sommes à vivre, au pays du Québec, l'expérience de la France. La France, elle, pouvait au moins apporter comme excuse la nouveauté du fait. Et alors que la France se débat aujourd'hui pour reprendre le terrain perdu et réparer les dégâts causés par ses intellectuels, nous, du Québec et à la grande consternation de nos frères voisins des autres provinces canadiennes et de la Nouvelle-Angleterre, nous faisons des concessions."

Si concession il y a, M. le Curé de Sayabec ne dit pas lesquelles. En tous cas, ce n'est certainement pas lui qui concédera la bonne foi aux catholiques qui osent élever la voix. Après avoir comparé votre humble serviteur (pour un article fort modéré, dans le magazine McLean) au chef d'Etat de la Pologne communiste, il enchaîne:

"Jadis, les ennemis de l'Eglise se connaissaient et ils arboraient crânement leur étendard Aujourd'hui, ils se disent de l'Eglise, ils la minent et prétendent la défendre. Oui, combattre l'Eglise sous le couvert de la religion. Le loup ravisseur sous la peau de l'agneau."

• *TROISIEME CITATION*

Certains me reprocheront de chercher trop loin mes exemples. Veut-on lire de la prose montréalaise? Il s'agit cette fois du bulletin paroissial de Sainte-Madeleine-Sophie, 1000 est, boulevard Gouin, qui reproduit du *Droit* d'Ottawa (tiens?) un "document" intitulé: *Programme de laïcisation.* On lit dans le préambule:

"Nous venons de mettre la main sur un document secret de grande importance; c'est un plan de laïcisation préparé par les ennemis de l'Eglise, camouflés en progressistes. Pour ne pas nous effaroucher, ils se cachent et poussent en avant des politiciens sans principes et des propagandistes populaires, avides d'honneurs et d'argent. En dévoilant ces projets diaboliques, nous espérons susciter des apôtres qui défendent les précieuses traditions qui font le bonheur et la force de notre patrie."

Or, parmi les articles de ce programme, on peut lire:

(*suite à la page suivante*)

PREMIÈRES DÉMARCHES *DE NOTRE LIBERTÉ*

Pierre VALLIÈRES

DANS *Les enfants de l'absurde*, Paul Van den Bosch faisant le point de sa génération — celle qui a eu quinze ans au sortir de la guerre — parle d'une espèce d'oppression qui appartiendrait en propre aux Européens d'aujourd'hui : le sentiment d'avoir tout étreint, tout possédé, tout épuisé, tout détruit. Le domaine humain a été tellement retourné que l'imagination n'y découvre plus rien. Et puis le soleil s'est refroidi sur l'Europe. L'Europe a-t-elle encore quelque chose à donner au monde? "Nous sommes nés dans les ruines", écrit Van den Bosch. Et il ajoute : "Nous ne sommes pas aigris... Acculés à l'entreprise... nous irons chercher dans les décombres tout ce qui pourra nous être utile."

Pour refaire l'Europe ou pour faire le monde? Beaucoup de jeunes Européens ne croient plus à l'Europe, c'est-à-dire qu'ils ont renoncé à en faire le centre du monde. Ce qui les intéresse, aujourd'hui, c'est toute la terre parce qu'elle est le vrai domaine de l'homme. Et pourtant, un Européen n'a-t-il pas l'obligation de refaire l'Europe, en commençant par son propre pays, pour, à travers lui, modestement, construire le monde de l'homme? On agit sur le monde entier en vivant sa propre existence concrète dans la fidélité à son être propre, de même qu'on ne parvient à l'universel que par une appréhension intérieure et profonde du singulier.

Le présent, et lui seul, peut servir d'appui à l'avenir que nous voulons. L'avenir est quelque chose qui se surmonte, qui se construit en fondant dans le présent un pouvoir neuf, une grande passion, une force intacte au service d'un but plus vaste et plus positif que la guerre, comme par exemple la création d'un nouvel humanisme, celui qu'appelle aujourd'hui l'humanité au seuil d'une époque incertaine.

Quel est donc notre présent, à nous, Canadiens français? A vrai dire, nous avons encore l'impression d'habiter une réalité nue, vide, et de nous y sentir dépourvus de toute passion forte. Il me semble que c'est leur tradition, c'est-à-dire un long choix libre et vécu de certaines valeurs universelles, qui fait la richesse du présent des vieilles nations, quel qu'il soit. Paul Van den Bosch, malgré le désenchantement généralisé sur lequel il a ouvert les yeux, peut se dire riche d'un passé et surtout d'une maturité. Il appartient à son passé autant et peut-être davantage qu'à son présent. Il est porté malgré lui par le flot des générations successives qui ont connu tant de chefs dont les grands choix profonds commandèrent et fécondèrent (commandent et fécondent encore) des entreprises sociales, politiques ou intellectuelles qui firent date dans l'histoire et qui servent toujours de référence aux hommes. S'il connaît l'angoisse et la solitude, il ne connaît pas l'iso-

---

RÉSISTER À L'EUPHORIE

(*suite de la page précédente*)

"3°: PUBLIER DES ARTICLES ANTI-CLERICAUX et libres penseurs dans La Presse et Le Devoir et dans les revues Cité Libre et Liberté. Dans ces journaux et revues, publier des caricatures et des articles qui ridiculisent le clergé, les communautés religieuses *et les gens de droite.* (C'est nous, cette fois, qui soulignons...)."

• *QUATRIEME CITATION*

Comme dernier texte de ces morceaux choisis, j'en veux citer un, fort court mais plus inquiétant, peut-être, que tous les autres, à cause de l'intelligence reconnue et des importantes fonctions de son auteur. Il s'agit de Mgr Maurice O'Bready, vice-recteur de l'Université de Sherbrooke et principal de l'Ecole normale de la même université. Comme il recevait la médaille de Commandeur de l'Ordre du Mérite scolaire, le vice-recteur a eu cette parole dont le caractère absolu laisse rêveur:

"Une seule école neutre ou athée dans la Province de Québec, catholique à 97% et croyante à près de 100% serait un illogisme, une abomination et une disgrâce."

Quelle catastrophe, en effet, s'il fallait, par une école neutre, témoigner aux incroyants le respect de la conscience et le droit des parents à choisir pour leurs enfants l'éducation qu'ils désirent, toutes choses que nous réclamons pour nous-mêmes, catholiques, avec l'ardeur la plus farouche et du reste la mieux justifiée...

Résistons à l'euphorie.

★

lement, cette espèce d'impuissance chronique à vivre et à "faire sa marque", cette démission inconsciente, et peut-être fatale, devant le monde qui se construit autour de nous, sans nous, cette soumission repliée et frileuse qui ne sert plus qu'à préserver le corps et l'âme du péché. Pour nous, il s'agit moins de "refaire la renaissance" au sein d'une histoire déjà pleine de réussites et d'échecs, que de sortir de l'isolement, notre principale expérience historique jusqu'à maintenant; il s'agit d'émerger, de naître, de prendre possession du monde en prenant d'abord possession de nous-mêmes.

x x x

Nous sommes nés d'une idée. Une idée d'une poignée de Français en quête d'une terre vierge, où la conversion des Indiens était subordonnée au besoin irrésistible que l'esprit européen ressentait alors de s'universaliser. Mais les Français ne crurent pas longtemps à leur idée. Les difficultés militaires et économiques, le pourrissement de la monarchie française ne permirent pas sa parfaite réalisation. On passa l'idée aux Anglais qui essayèrent de lui donner un nouveau visage. Mais l'idée était vivante, elle possédait déjà un commencement d'autonomie et ne put accepter de mourir pour donner vie à une autre. L'idée française survécut, malgré l'omniprésence des Anglais et la fuite en masse des Français. Et la petite idée devint "canadienne", oscillant longtemps entre plusieurs projets d'assimilation, de coexistence, d'indépendance ou de séparatisme. Peu à peu une détermination en elle s'est dressée : se définir. Et d'abord répondre à la question primordiale : que suis-je venue réaliser ici ?

Cette question est récente, car jusqu'à ces dernières années on n'avait pas permis à la question de se poser. Parce que la France, notre mère-patrie, était chrétienne, on avait spontanément de l'idée française un projet de Dieu : porter collectivement en terre d'Amérique le flambeau du catholicisme. Mais le projet de Dieu sur nous, on finit par s'apercevoir, récemment, qu'aucun d'entre nous ne le connaissait et que, sans cesser de jeter l'ancre dans l'éternité, nous avions à nous fixer un but, à réaliser une destinée temporelle et que pour cela nous ne pouvions compter que sur nous. Notre histoire nous appartient enfin. Cette découverte nous fait peur, elle nous dévoile l'imprévisibilité de notre avenir, elle nous accule à une responsabilité qui ne pourra s'exercer que si nous trouvons à la source de notre existence l'être, la certitude, la force sur laquelle nous pouvons compter pour commencer véritablement une histoire qui soit nôtre.

x x x

Nous n'avons pas trouvé la certitude, l'être, dont nous avons besoin — ou plutôt nous n'avons pas encore reconnu le sens de notre être. La première démarche authentique de notre liberté devra être une interrogation loyale sur le sens de notre présence sur cette terre. Car rien, à première vue, ne nous justifie ; et nous sommes réellement les seuls à pouvoir répondre aux questions que nous pose la réalité. Seule la réflexion philosophique peut nous fournir une solution concrète en nous remettant à nous-mêmes. Nous avons trop longtemps vécu d'aliénation. Trop longtemps nous avons été pensés par d'autres. Trop longtemps nous nous sommes pensés nous-mêmes avec des idées préfabriquées en Europe. Il est grand temps que nous nous mettions en face de ce que nous sommes réellement, de ce que nous portons caché en nous-mêmes.

Ce que nous portons caché en nous-mêmes... seule la pensée peut l'unifier progressivement au sein d'une expérience vitale de contemplation et d'action, d'une existence authentique. Il s'agit donc de nous mettre "en état de saisissement", pour qu'à travers l'expérience la vérité intérieure de notre être s'abandonne à nous.

x x x

Mais une seconde démarche de notre liberté devra accompagner la première, si notre réflexion ne veut pas devenir pure magie métaphysique, poétique ou mystique. La valeur de nos découvertes dépendra de la communication qui pourra s'établir entre nous, de l'échange que chacun voudra bien faire à l'autre de sa propre expérience de recherche et d'incarnation. Ce ne sera pas facile, car, comme le dit Jaspers, "je peux m'accorder avec autrui dans la vérité, et je ne le peux pourtant pas ; ma foi se heurte à une foi différente, et cela justement alors que je suis sûr de moi ; quelque part, à la limite, nous semblons voués au combat, sans espoir de nous unir, avec pour seule issue la soumission ou l'anéantissement ; la mollesse et la passivité de ceux qui n'ont aucune conviction font qu'ils se rallient aveuglément, ou se contentent de défis obstinés."

Il arrive souvent que nous nous butions à un dialogue de sourds avec les "adultes", non seulement parce qu'ils ne détiennent pas les solutions que nous cherchons, mais parce qu'ils n'aperçoivent même pas nos problèmes — soit qu'ils fassent de notre révolte une simple impatience de nous affirmer, alors qu'elle est plutôt un désir profond de conquérir notre liberté d'homme — soit qu'ils fassent de nos multiples et insistantes interrogations une curiosité maladive, alors qu'elle est une recherche pénible de la vérité — soit encore qu'ils fassent de nos affirmations "nationalistes" un besoin naturel

de faire un peu de politique pour nous dégourdir les membres, alors qu'au fond de notre coeur nous désirons la révolution pour nous délivrer de l'inefficacité et de la déchéance actuelle de la démocratie libérale, riche d'une doctrine impuissante et d'une économie corrompue et corruptrice des valeurs qui ne se vendent pas et pour lesquelles nous voudrions vivre et mourir pauvrement...

Mais entre nous aussi, les "jeunes", il n'est pas toujours facile de dialoguer, même si nous ressentons tous le même besoin de libération. Nous sommes souvent d'accord pour tuer (de bouche) ce qui nous précède, pour succomber à notre tentation permanente de revendication, mais nous nous divisons sur la responsabilité nouvelle que nous impose notre fraîche lucidité. En fait, la plupart d'entre nous se dérobent devant la tâche à accomplir — par un manque de foi ou par peur? Mais que serait la liberté que nous réclamons si elle ne nous était pas donnée que pour choisir la responsabilité et le travail, tout autant que l'amour? Si surtout elle ne nous était pas donnée pour le risque? Il ne faut pas croire qu'il faille absolument rejoindre les rangs du RIN, du Mouvement laïque ou du Nouveau Parti pour faillir le moins possible à la mission de la jeunesse qui en est une d'engagement. Dans un parti, on peut tout simplement trouver un emploi à ses temps libres et rien de plus. Il est beaucoup plus difficile de s'engager au niveau de la "parole juste, vécue et exprimée" (Anne Hébert). Le dialogue justement nous place d'emblée à ce niveau. Il nous rappelle sans cesse qu'il n'y a pas de vérité qui suffise à un seul, et aucun engagement profond qui puisse se prendre isolément. Chacun existe avec autrui et autrui n'exclut personne. Quant à moi, l'existence ne m'intéresse pas si elle ne doit pas permettre une union profonde d'être libre à être libre, si elle doit empêcher ma liberté de trouver sa plénitude dans l'amitié.

x x x

Ces deux premières démarches de la liberté, la réflexion et le dialogue, me paraissent indispensables pour parvenir à la maturité, à une pleine originalité nationale faite avant tout de cette part du Canada français qui saura assumer la responsabilité de son être personnel.

Ai-je tort de croire en notre avenir et de l'espérer? Ne sommes-nous pas un petit groupe ethnique insignifiant? Des orphelins sans héritage, dans un paysage trop vaste pour nous? Des enfants... qu'aucune révolution encore n'a mis debout, n'a placés devant les options fondamentales, et qui s'agitent parfois pour une question de drapeau ou de chèques bilingues? Nous vivons en marge, dans la périphérie incertaine d'un monde qui a perdu son centre. Notre avenir est lié étroitement à celui des autres nations qui de plus en plus s'entremêlent — après s'être déchirées mutuellement — pour former la première civilisation planétaire. Au sein de cette civilisation qui s'invente sous nos yeux, quel rôle pouvons-nous jouer? Nous sommes les derniers-nés de la famille, nous serons sans aucun doute les derniers à faire la révolution, (si nous la faisons), les derniers à prendre notre place à la table commune. Actuellement, nous sommes dans la cour. C'est "le temps des jeux". Pouvons-nous croire sérieusement à notre importance?

L'insuffisance de notre tradition, l'absence de quelques intellectuels qui puissent nous parler de l'essentiel, la peur de l'engagement spirituel et la faiblesse de notre exigence d'universalité, nous laissent souvent démunis, nous les plus jeunes, les tout-derniers, sans force et sans voix, en face des besoins qui grandissent en nous. Si des auteurs étrangers ne nous avaient éveillés à ces clartés et à ce mouvement de l'esprit qu'exige le choix que nous nous sentons appelés à faire de notre destinée, aurions-nous jamais pris conscience de notre intériorité et de l'importance, très rarement mesurée, hélas! de l'acte intellectuel et de l'acte de foi? Si Malraux, Camus, Sartre, Dostoievski, Bernanos, Péguy, Mounier, et quelques autres n'avaient réveillé en nous la volonté obstinée de regarder jusqu'au fond de notre condition, qui nous aurait appris que seule importe l'aventure de notre âme? L'enseignement du catéchisme n'a-t-il pas toujours été aussi pauvre ici que notre littérature où les options ne sont jamais prises et les jeux toujours faits! Mais le message exigeant des écrivains d'aujourd'hui, nous ne l'avons pas reçu comme la jeunesse d'Europe. Elle refusait de mourir. Nous demandions à vivre.

Et peut-être avons-nous tout emprunté à ces grands hommes, jusqu'à notre désir d'être enfin nous-mêmes...

Oui, être enfin nous-mêmes, car nous n'avons rien d'autre à apporter au monde que nous-mêmes, c'est-à-dire, en langage platonicien, notre manière à nous de vivre les idées universelles, d'incarner les valeurs et de nous accomplir en elles.

x x x

"Dans un pays tranquille nous avons reçu la passion du monde", écrit magnifiquement Anne Hébert. C'est vrai. Mais notre passion est encore tout intellectuelle. Elle n'a pas encore de mains ni de jambes ni de visage pour se réa-

(*suite à la page 17*)

LE BRÉSIL: terre de toutes les races ...

Naïm KATTAN

N.D.L.R. Le Brésil possède à travers le monde entier une enviable réputation : celle d'un pays où les tensions raciales ne jouent aucun rôle néfaste en dépit du fait que tous les teints du monde y foisonnent, depuis le blanc le plus blanc jusqu'au noir le plus noir, en passant par toutes les autres nuances.

Cette réputation est-elle justifiée ?

Notre collaborateur Naïm Kattan a voulu vérifier sur place, lors d'un voyage dans la grande république du sud. Il nous livre ici le résultat de son enquête.

"BAHIA serait un siège idéal pour l'Organisation des Nations Unies". C'est avec ces mots que m'a accueilli M. Juraci Magalhaes, gouverneur de l'Etat de Bahia, fonction qui correspond à celle de Premier Ministre provincial au Canada. Comme tous les bahianais, M. Magalhaes est très fier de sa ville. On le comprend. Il ne faut pas rester longtemps à Bahia pour être pénétré de son atmosphère très particulière. "Nous, les Brésiliens, me dit le gouverneur Magalhaes, nous comprenons difficilement ce qui se passe à New-York. Comment se peut-il que des Noirs, à cause de leur peau, puissent ne pas trouver à se loger dans une ville qu'on considère très avancée, très cosmopolite et qui, par-dessus le marché, abrite le siège des Nations Unies ? Ici, non seulement les gens de toutes les couleurs, de toutes les races, de toutes les religions sont accueillis avec chaleur, mais, de plus, ils se sentent tout à fait chez eux. Car, à Bahia, depuis de nombreuses générations, les gens de toutes races sont allés au-delà de la coexistence et du respect mutuel. Ils se sont mêlés. Notre ville, c'est la ville du métissage".

En quittant le gouverneur Magalhaes, je me suis rendu à l'Université de Bahia pour rencontrer le professeur Thales de Azevedo qui a fait, pour le compte de l'UNESCO, une enquête sur les relations raciales de cette ville. "Bahia, me dit-il, doit sa réputation non seulement à sa situation privilégiée sur les rives d'une baie magnifique, et à ses églises d'un style rococo exubérant, mais aussi, dans une certaine mesure, aux excellentes relations qui existent au sein de sa population bigarrée entre gens de différentes couleurs". Stephan Zweig a tracé de Bahia et de ses vieilles traditions un tableau très vivant. Pour lui, c'est avec cette ville que le Brésil a commencé, et non seulement le Brésil, mais aussi l'Amérique du Sud. "Dans cette cité a été élevée la première pile de l'immense pont lancé sur l'Atlantique; en elle a pris naissance, par la combinaison de la matière européenne, africaine et américaine, le mélange nouveau qui à l'heure actuelle fermente si activement."

"Dès sa fondation sous le nom officiel de Citade do Salvador, Bahia commença à être connue par sa richesse, qu'elle devait au sucre produit par ses fazendas (plantations) et ses engenhos (usines à sucre). Elle était aussi renommée pour l'éclat du culte dans ses nombreuses églises, par les processions religieuses qui parcouraient ses étroites rues grimpantes et par les traditions si typiquement portugaises de ses habitants. Centre d'importation d'esclaves africains, Bahia était aussi célèbre par la forte proportion des Noirs dans sa population, au point que les voyageurs étrangers de la période coloniale parlent de cette ville comme d'une "nouvelle Guinée".

Fondée en 1549, siège du gouvernement général du Brésil et résidence du vice-roi portugais jusqu'en 1763, date à laquelle la capitale de la colonie fut transférée à Rio de Janeiro, Bahia passait pour "la plus portugaise" des villes du continent américain. Elle est encore aujourd'hui une des plus importantes villes du Brésil. Grâce à la nature conservatrice et traditionaliste de sa civilisation, grâce aussi à la distance qui la sépare des autres centres urbains importants, elle passe pour être l'un des îlots démographiques et culturels de ce qui a été appelé l'"archipel brésilien". Ce qui la rend tout particulièrement intéressante, c'est le fait qu'elle fut toujours un creuset de races, certainement le plus représentatif et le plus symbolique des relations raciales du pays.

QU'EST-CE QU'UN BLANC ?

"Pour comprendre, poursuit le professeur Azevedo, la composition de la population locale et interpréter correctement les statistiques démographiques de Bahia, anciennes et modernes, il est bien nécessaire de connaître le sens des termes qui servent à désigner les différents types physiques réunis dans son vaste creuset. Les expressions les plus usitées sont "branco", "preto", "mulato", "pardo", "moreno" et "caboclo" qu'on peut ainsi traduire : Blanc, Noir, mulâtre. Apparemment, ces vocables désignent des types physiques déterminés ; en réalité, leur sens est inspiré beaucoup plus par le contexte social que par des caractéristiques raciales telles que la couleur de la peau, les cheveux et la forme du visage.

Sont Blancs, d'une manière générale, les individus à phénotype blanc ; les personnes très grandes, aux yeux clairs, aux cheveux également clairs et fins sont très souvent appelées "brancos finos" (blancs fins) parce que ne présentant aucun indice de mélange avec les types de couleur. Cependant, des individus riches et d'un rang élevé, quel que soit leur aspect, peuvent fort bien être appelés Blancs. Quand on entend une personne de condition humble, domestique ou ouvrier agricole, traiter un supérieur de "mon Blanc", on est parfois surpris de découvrir que la personne à laquelle le titre s'adresse est d'un teint très foncé. Les débardeurs et porteurs qui sont presque tous noirs traitent indistinctement les Blancs et les mulâtres d'apparence prospère de "mon Blanc". Les gens du peuple ne cessent de répéter que "celui qui a de l'argent est Blanc".

Le professeur Azevedo me donne ensuite une description, non pas raciale mais sociale, de la population de Bahia. "Un sociologue de couleur dit qu'"un Noir brésilien peut se blanchir dans la mesure où il s'élève économiquement et acquiert les manières d'être des groupes supérieurs". L'attribution à une classe sociale supérieure est basée, au Brésil, davantage sur la culture ou la position économique d'un individu que sur ses caractéristiques raciales. Les mulâtres au teint clair, socialement "blanchis" ou "Blancs dans la couleur" (brancos na côr), sont communément appelés "Blancs de la terre" (brancos da terra) ou "Blancs de Bahia" lorsqu'ils occupent une situation importante et qu'on désire ne pas les froisser en les appelant mulâtres. Dans la caractérisation de ces "présumés Blancs" la fortune ou le rang social jouent toujours un grand rôle. En parlant d'un métis clair aux traits légèrement négroïdes, on peut dire avec une certaine ironie : "Un tel est Blanc, socialement parlant, puisqu'il a déjà occupé un des postes les plus élevés de l'Etat". C'est pour ces raisons qu'un médecin de Bahia adonné aux études d'anthropologie écrivait, dès 1898, qu'"anatomiquement, les Blancs de Bahia se classent entre les "pardos" et les descendants directs des Portugais non métissés."

UNE PROMENADE

Une promenade dans les rues de Bahia corrobore les observations sociologiques du professeur Azevedo. On a l'impression que tous les continents et que tous les peuples du monde se sont donné rendez-vous sous le ciel de cette ville aux odeurs fortes, aux couleurs vives, mais dont la douceur nous pénètre lentement. C'est une ville où tout prépare à l'amour, l'amour sous toutes ses formes. Ceux qui sont frappés par le nombre de couples qui s'embrassent dans les rues de Paris assisteront à Bahia à un spectacle qui pourrait les enchanter, les choquer ou les scandaliser, selon leur humeur.

Malgré la misère, malgré tous les estropiés, les infirmes, les aveugles qui encombrent les rues, Bahia respire la joie de vivre. La chaleur des contacts humains fait tomber les préjugés les plus tenaces. Des hommes qui ont toujours envie de se donner des tapes dans le dos ne peuvent songer trop longtemps à la couleur de la peau de leur voisin et ceux que chaque silhouette féminine fait vibrer ne voient dans la variété des couleurs qu'une variété de gammes de cette beauté langoureuse qui exalte l'érotisme. Un des proverbes brésiliens dit que l'homme ne peut pas embrasser toutes les femmes mais il peut cependant faire son possible. Cet amour de la vie, cette soif haletante devant tout ce qui consacre, enrichit et exalte l'amour, est la plus grande marque de la civilisation de cette ville brésilienne, l'un des plus beaux exemples de la civilisation humaine. Le grand romancier, Jorge Amado, bahianais lui-même et chantre de sa ville, m'a dit lorsqu'il m'a accueilli dans son appartement à Rio de Janeiro : "Le plus pauvre et le plus primitif des bahianais est un homme civilisé."

C'est dans l'Etat de Bahia que se trouve la plus grande proportion de Noirs. En effet, l'esclavage de l'Africain a été une conséquence de la monoculture du sucre et c'est dans le nord-est que sont concentrés encore aujourd'hui les Noirs brésiliens. Voici du reste le pourcentage des hommes de couleur par rapport aux Blancs, suivant les Etats :

Etats du nord-est

Maranhao	53,11
Piaui	54,68
Ceara	47,23
Rio Grande du Nord	56,49
Paraïba	46,16
Pernambouc	45,45
Alagôas	43,20
Sergipe	53,19
Bahia	71,23

Etats du sud

Sao Paulo	12,02
Parana	12,29
Santa Catarina	5,55
Rio Grande du Sud	11,27

Il faut dire qu'à cause de métissage, la population brésilienne se blanchit. Les statistiques, par exemple, révèlent que le pourcentage de Noirs par rapport à la population diminue de génération en génération :

	1872	1890	1940
Noirs	%	%	%
Bahia	75,97	74,41	71,21
Alagôas	74,48	68,92	43,14
Maranhao	71,17	68,37	53,06
Pernambouc	65,40	58,83	45,37

Ajoutons que les métis sont valorisés car ils représentent une ascension sociale. Le folklore amoureux brésilien abonde en chants adressés à l'honneur de la mulâtresse :

Couleur brune, couleur d'or,
Couleur de cannelle roulée,
Celui qui n'aime pas le brun
Est aveugle il ne voit rien.

Les brunettes si jolies
Ne devraient jamais naître ;
Ce sont des fruits parfumés,
Tous rêvent de les savourer.

La petite mulâtresse du Brésil,
Est une douce manne céleste,
Un petit fruit bien sucré,
Un savoureux "cambuca" (fruit du Brésil)

Les brunes sont des magiciennes,
Elles forcent les blanches à dire :
"L'amour que les brunes font,
Les blanches ne savent le faire."

UN ECRIVAIN SOCIOLOGUE

A Recife, cette capitale de la canne à sucre, une ville où, tour à tour, les civilisations portugaises, hollandaises ont laissé leurs traces, je rends visite au plus célèbre des sociologues brésiliens : le professeur Gilberto Freyre. "Je ne suis pas, selon les canons américains, ce qu'on peut techniquement appeler un sociologue, me dit M. Freyre. Je suis un écrivain, un humaniste qui s'intéresse à la sociologie." M. Freyre me reçoit dans sa grande maison à Apicopus, banlieue de Recife. Cette maison fait revivre, dans son expression la plus belle, l'architecture portugaise transplantée dans cette ancienne partie de l'Empire. Pendant des années, avec soin et amour, le professeur Freyre a accumulé tout ce qui peut rappeler l'austérité aussi bien que l'éclat baroque de cette grande civilisation arabo-européenne qui s'est parfaitement adaptée aux tropiques. "En arrivant dans cette terre sud-américaine, les Portugais n'étaient pas, à proprement parler, des Européens ; ils étaient déjà mêlés, influencés profondément par les Arabes, par l'Afrique et par l'Asie. Pour eux, les gens de couleur n'étaient pas des inférieurs. Les premières personnes plus foncées qu'eux avec lesquelles ils ont établi le contact, c'étaient leurs maîtres et leurs conquérants : les Arabes. Ils pouvaient difficilement ensuite considérer les Noirs et les Jaunes comme des races inférieures. "Hybride dès le début, la société brésilienne est, de toutes celles de l'Amérique, celle qui s'est constituée le plus harmonieusement quant aux relations entre les races : dans une ambiance de quasi réciprocité culturelle, ce qui a permis aux peuples retardataires de profiter au maximum des valeurs et des expériences de peuples plus avancés, à la civilisation adventice de s'adapter au maximum avec la civilisation native et le conquérant avec le peuple conquis. Il s'est ainsi organisé une société chrétienne dans sa superstructure, avec la femme indigène, nouvellement baptisée, comme épouse et mère de famille ; intégrant à son économie et sa vie domestique bien des traditions, des expériences et des ustensiles des propres autochtones".

"En sautant à terre, poursuit le professeur Freyre, l'Européen tombait sur une Indienne nue ; les propres Pères de la Compagnie de Jésus étaient obligés de faire attention pour ne pas heurter du pied des corps féminins. Bien des clercs, des autres ordres, se laissèrent contaminer par la luxure. Les femmes étaient les premières à se donner aux Blancs, les plus ardentes allant jusqu'à se frotter contre les jambes de ceux qu'elles supposaient des dieux. Elles s'abandonnaient aux Européens pour un peigne ou un morceau de miroir. Les femmes se promènent toutes nues et ne savent se refuser à personne, elles vont même jusqu'à taquiner et importuner les hommes en se glissant avec eux dans les hamacs, car elles considèrent comme un honneur de dormir avec les Blancs ; et cela est vrai d'un Brésil qui, déjà, se poliçait, et non du Brésil des premiers temps, au moment du libertinage effréné, sans robes noires de Jésuites pour enlever aux moeurs leur spontanéité.

"Cet amour fut seulement physique, purement charnel, et il en naquit des fils dont les pères chrétiens ne s'occupaient pas, à la mode européenne, pour les éduquer ou les élever à l'ombre de l'Eglise. Gamins qui grandissaient au hasard, parmi les bois ; quelques-uns si blonds et de peau si claire que les colons de la fin du XVIe siècle, en les découvrant, eux ou leurs fils, les identifièrent facilement comme des descendants de Normands ou de Bretons."

Le professeur Freyre est intarissable. "La coutume, me dit-il, de changer de femme ou de

changer de mari, certes la morale catholique ne pouvait l'admettre et elle ne l'admit pas au Brésil : celle, tout au moins, dure, orthodoxe, des Jésuites. Leurs efforts pour faire respecter la monogamie dans la colonie ont dû être désespérés. Non seulement parmi les Indiens baptisés, mais parmi les propres colons portugais, que le clergé séculier, en conflit avec les Pères, laissait dans le concubinage avec les "négresses". Déjà entraînés à la polygamie par le contact avec les Maures, les Portugais rencontrèrent, dans la morale sexuelle des Amérindiens, un terrain facile d'expansion pour leurs tendances de demi-Arabes (refoulées les deux derniers siècles et maintenant brusquement relâchées) celles de vivre avec de nombreuses femmes.

"Deux sexualités vibrantes s'affrontèrent ici, celle du Portugais et celle de la femme indigène. On dit généralement que c'est l'Africain qui a apporté la lubricité au Brésil ; il nous semble, au contraire, que des trois éléments constitutifs de notre ethnie, ce fut le moins sexuel de tous, et que le plus libidineux ce fut le Portugais."

QUESTION D'ADAPTATION

Si les Portugais ont pu établir une nouvelle civilisation au Brésil c'est qu'ils ont pu s'adapter aux Tropiques, contrairement aux autres Européens qui se cantonnaient dans une attitude de supériorité raciale dès qu'ils mettaient les pieds sur le sol des Continents africain, asiatique ou américain. Les Portugais se sont facilement adaptés au climat tropical. En premier lieu, ils ne se sentaient pas supérieurs au point de vue racial. D'abord, ils n'étaient pas sûrs d'être d'une race blanche d'une pureté indiscutable. En fait le sang portugais s'est mêlé de sang arabe tout au long des siècles où l'Empire arabe s'étendait à la péninsule ibérique. Les Arabes étaient les maîtres, la race supérieure, et le Portugais ne pouvait dès lors considérer ceux qui régnaient en seigneurs sur son territoire comme faisant partie d'une race inférieure. Il y a en cela une différence assez nette entre l'attitude de l'Espagnol et celle du Portugais. Le grand philosophe espagnol, Miguel de Unamuno, a tracé une ligne de démarcation entre le comportement hiératique et dramatique du Castillan et celui du Portugais qu'il a qualifié de lyrique et de franciscain. En abordant les tropiques brésiliens, les Portugais s'inspiraient d'une vision du monde qui les plaçait aux antipodes des Anglo-Saxons qui se sont établis en Amérique du Nord. Ces derniers voulaient rétablir le royaume de Dieu et reconquérir leur innocence sur la terre vierge d'Amérique, tandis qu'aux Portugais, les nouvelles colonies permettaient de conquérir un supplément de valeurs qui enrichissait leur existence. En d'autres mots, ils ne voulaient pas, par le labeur et l'effort, rétablir le règne de Dieu, mais plutôt aller à la redécouverte du paradis perdu. Pour cela, il fallait partir à la recherche d'un accord total entre l'homme et la nature. Et c'est à cause de leur pragmatisme, de leur réalisme, de leur amour éperdu de toutes les manifestations de la vie que les Portugais ont pu donner naissance à cette nouvelle civilisation tropicale. Les femmes qui s'offraient à eux étaient leur récompense. Le puritanisme sexuel ne pouvait avoir droit de cité et la femme soumise ne pouvait être méprisée en tant qu'être humain.

Les Portugais ont adopté sans réticence la nourriture des Indiens. Et, en vérité, la cuisine brésilienne consiste, aujourd'hui comme hier, en un mélange de plusieurs arts culinaires: celui des Africains, celui des Indiens de l'Amazone et celui des Portugais.

C'est dans le vêtement aussi que les Brésiliens marquent leur implantation libre sur le sol des Tropiques. Il suffit d'aller de Rio à Buenos Aires pour mesurer la différence entre les deux pays. Certes, l'Argentine connaît moins que le Brésil le poids de l'humidité et de la chaleur. Mais il fait chaud en Argentine et on est surpris de voir les Argentins toujours gantés, cravatés, d'une élégance impeccable. Les Brésiliens ont adopté un certain laisser-aller dans le vêtement. Ils ne pensaient pas, comme tant d'autres Européens, qu'ils s'abaisseraient s'ils adoptaient le costume des Indiens.

Cette civilisation tropicale surgit devant les yeux du visiteur, d'abord dans ses manifestations architecturales. L'architecture brésilienne contemporaine est adaptée au climat chaud et humide du pays. Les Hollandais, quand ils ont occupé le nord du Brésil, ont tenté d'importer de leur pays natal des modèles d'habitations. Ce ne fut pas une réussite et ils n'ont pas laissé de grandes traditions architecturales dans le pays. Du reste, qu'une alliance Indo-lusitanienne les ait obligés à quitter le pays, permet de penser que ce qu'on leur reprochait n'était pas d'être colonialistes, mais surtout de refuser la culture locale et de ne pas vouloir se laisser entraîner dans le courant d'une civilisation naissante.

A RIO : UN AUTRE SON DE CLOCHE

Dans la capitale, Rio, à l'Institut Getulio Vargas, je me suis entretenu avec un sociologue qui rend un autre son de cloche. Guerriero Ramos est un mulâtre de Bahia. Depuis plusieurs années, il a entrepris de démystifier la sociologie brésilienne traditionnelle. Il s'oppose à ses collègues les plus illustres et ne mâche pas ses mots à leur égard. Ainsi, il n'a pas hésité devant moi à traiter de charlatan le célèbre humaniste Gilberto Freyre.

"Le Noir, m'a dit le professeur Ramos, est le thème favori des soi-disant sociologues bré-

siliens. Mais c'est un thème folklorique. On parle du problème noir au Brésil, de l'ascension de la race noire, on en fait un sujet de choix. Je suis hostile à cette attitude non pas parce que je pense que les Noirs n'ont aucun problème au Brésil, mais parce que je considère que le problème est mal posé au départ. Il y a maldonne. On tente de rejeter le Noir brésilien dans une catégorie rigide, de l'y enfermer et de bâtir des montagnes de théories là-dessus."

J'ai dit à Ramos que la démocratie raciale existe cependant au Brésil, qu'il suffirait pour s'en convaincre de comparer ce pays aux Etats-Unis. Avec son regard doux, son sourire bienveillant, son air paisible, ce jeune sociologue émet des idées fortes, violentes même, qui prêtent en tout cas à la controverse. "Je n'aime pas la polémique, me dit-il, mais je n'y peux rien; mes idées portent à la polémique. Pour revenir aux Etats-Unis, je ne vois pas pourquoi on comparerait les Noirs du Brésil à ceux des Etats-Unis. L'erreur des penseurs brésiliens en général et des sociologues en particulier, a toujours été de craindre le particularisme du Brésil. Pendant de nombreuses générations, nous avons imité, parfois servilement, l'Europe. Nous nous sommes déclarés de civilisation occidentale, c'est-à-dire européenne : nous avons érigé l'idéologie européenne, l'idéologie de l'homme blanc, en un idéal insurpassable. Ceci nous a conduits à une double aliénation : d'abord, nous ne sommes pas des Européens et nous ne sommes pas des Occidentaux. En tout cas, nous ne le sommes pas dans la mesure ou des pays comme la France, l'Angleterre ou l'Allemagne le sont. Par conséquent, nous nous sommes toujours sentis les provinciaux de l'Europe, inférieurs dans notre propre pays. Mais ceci a permis à l'homme blanc d'édifier toute une idéologie de sa suprématie.

"Au XIXe siècle, les sociologues brésiliens affirmaient tout bonnement que la race noire est inférieure. Maintenant on ne le dit plus, mais dès qu'un Noir occupe une place qui traditionnellement était l'apanage et le privilège du Blanc, on le signale, on le remarque et on en fait "un cas". Le Noir monte, et si pour monter il doit se blanchir, c'est qu'on considère la condition du Noir sur le plan ethnique comme inférieure."

"Le Noir lui-même a, jusqu'à présent accepté cette vision d'une société où la couleur de la peau acquiert une importance capitale. Pour lui aussi, l'idéal est blanc. Lui aussi souffre d'aliénation, car il ne s'accepte pas tel qu'il est. Je reproche à une telle sociologie son irréalisme. Elle procède par catégories importées et préconçues. Son point de départ n'est pas la vie; or c'est la vie quotidienne qui est la source la plus réelle de toute pensée sociologique et de toute représentation culturelle d'une société.

NOIR BRESILIEN OU BRESILIEN NOIR ?

"Depuis quelques années, nous n'imitons plus l'Europe mais ce sont les Etats-Unis qui occupent la place laissée vacante par les vieux pays, et on arrive à comparer la condition du Noir brésilien à celle du Noir américain. Il s'agit là d'un jeu de l'esprit. Bien sûr, la situation du Noir américain est horrible, mais c'est un problème que tout Noir brésilien peut comprendre, non en tant que Noir, mais en tant que Brésilien. Il y a peut-être un problème de sémantique dans tout cela. On dit Noir brésilien et moi je dis Brésilien noir car l'homme qui est de couleur au Brésil est d'abord un Brésilien. Ses problèmes sont des problèmes brésiliens."

Je demande à M. Ramos si le problème n'est pas d'ordre plutôt racial et économique. "Oui, me dit-il, mais aussi d'ordre psychologique. Il y a un problème de misère et de faim dans notre pays mais le Noir a aussi des obstacles psychologiques à surmonter. Il s'agit d'éliminer les équivoques. Il s'agit de partir d'une conscience réelle de la réalité ethnique du pays".

Mais le problème en est-il un de recherche sociologique? demandé-je à M. Ramos. "Oh non, me répond-il, ce n'est là qu'un aspect secondaire. Il s'agit de reformuler la vision que les Brésiliens ont de leur pays. Nous avons fondé en 1944 un théâtre expérimental des Noirs. Nous avons mis en scène des pièces où tous les acteurs étaient noirs. Nous avons ensuite organisé des congrès de Noirs brésiliens et des congrès afro-brésiliens".

Mais, dis-je à M. Ramos, ne risquez-vous pas de développer un nouveau racisme noir? "Pas du tout, dit-il fermement. Je n'ai que trop entendu cette accusation. Ce que nous avons voulu faire c'est formuler les catégories, les méthodes et le processus scientifiques destinés à traiter le problème racial au Brésil. Nous avons voulu aussi rééduquer les Blancs brésiliens et leur permettre de se libérer des critères artificiels. Nous avons voulu finalement décomplexer les Noirs et les mulâtres. Nous avons voulu leur donner la conscience qu'ils font partie de la communauté nationale. Le comportement du Blanc brésilien, surtout celui du nord-est, me dit Ramos, a quelque chose de pathologique. Il crée le problème noir par une réaction de protestation. Il magnifie et idéalise le colonialisme portugais d'une part, et tente d'éluder son manque de confiance en lui-même en créant un problème noir. Son tort, c'est de considérer la vie des Noirs comme une réalité figée, tandis qu'elle est mouvante, changeante. Je préconise une pensée brésilienne ou une sociologie brésilienne développée à partir des réalités du pays et non en calquant des réalités sur des

théories nées d'une réalité différente. Ce qu'il faut, c'est voir le Brésil avec des yeux neufs, non pas ceux d'Américains ou d'Européens de seconde zone, mais avec les yeux des fils du pays qui tentent de saisir leur destin pour le modifier."

"Le Noir, sous la plume de ces soi-disant sociologues, ajoute Ramos, est devenu un sujet exotique. On lui trouve des qualités comme si la couleur de la peau prédisposait à des instincts immuables, comme s'il s'agissait de qualités biologiques innées. La couleur de la peau ne doit être ni un obstacle ni une norme. On a trop pris l'habitude de considérer la couleur noire comme anormale et la couleur blanche comme un idéal. Le fait est que le Noir se comporte toujours essentiellement comme un Brésilien, donc comme tous les Blancs, son comportement ne se distinguant que suivant les contingences régionales et le niveau social. Il n'y a pas de religiosité noire spécifique, ni de criminalité noire particulière."

UN PARADIS... ...PAR COMPARAISON

Je pose alors à M. Ramos une question précise et directe. Le Brésil est-il le pays de la démocratie raciale ou ne s'agit-il là que d'une légende ? Sa réponse est aussi directe que précise : "Comparé aux Etats-Unis, me dit-il, le Brésil est un paradis démocratique sur le plan des relations raciales. Le loi brésilienne punit sévèrement toute discrimination raciale. Du reste, l'opinion publique est très sensible là-dessus et très vigilante".

Les positions d'un Ramos et d'un Freyre sur ce problème pourraient sembler contradictoires mais, en fait, et malgré les apparences, elle se rejoignent.

Ramos s'insurge contre ce qu'il considère comme un faux problème. Pour lui, l'existence de gens de couleurs différentes ne peut et ne doit pas constituer un problème. "Il existe un problème dans les relations raciales aux Etats-Unis, en Afrique du Sud et dans d'autres pays. Cela ne veut pas dire que les sociologues et les écrivains brésiliens devraient partir des données théoriques des sociologues et des ethnologues européens et américains pour créer d'une manière artificielle un problème similaire au Brésil". Au fait, ce que recherche Ramos, c'est qu'on aborde cette question à partir des données réelles au Brésil et, en vérité, il indique le chemin à suivre pour construire une nouvelle civilisation qui concevrait comme absolument normale l'existence côte à côte de personnes de couleurs différentes.

Freyre dit la même chose en se basant sur le passé colonial. Ramos veut libérer le Brésil de ce poids afin de lui permettre de construire sa propre civilisation.

Quand j'ai eu l'occasion de rencontrer l'ancien ministre des Affaires étrangères du Brésil, M. Afonso Arinos de Melo Franco, il me dit que c'est lui qui a eu le grand privilège de proposer au gouvernement brésilien la nouvelle loi contre la discrimination raciale. "Il n'existe dans ce pays aucune restriction contre un groupe ou un autre, me dit-il. Un Noir, par exemple, peut fréquenter n'importe quelle école, habiter n'importe quel quartier, s'étendre sur n'importe quelle plage, manger dans n'importe quel restaurant. On ne trouve même pas cela exceptionnel car c'est le contraire qui paraîtrait anormal et même incompréhensible".

Durant mon séjour à Rio, une jeune fille européenne qui s'était récemment établie au pays, a insulté un jeune cireur noir, le traitant de macaque. Cette insulte l'a conduite devant les tribunaux.

L'IMMIGRANT S'INTÈGRE

Il est intéressant, également, à la lumière des relations raciales qui existent au Brésil, d'aborder la question de l'intégration des immigrants dans ce pays.

L'histoire, les traditions et la composition démographique du Brésil, ont permis à ce pays d'intégrer assez rapidement les nouveaux venus qui se sont établis depuis un siècle sur son territoire, soit un apport d'environ cinq millions d'immigrants. Ceux-ci venaient principalement de l'Italie, du Portugal, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Pologne, du Japon et de la Syrie.

Les immigrants originaires du Portugal, de l'Italie et de l'Espagne ont mis moins de temps que les autres groupes à s'intégrer à la vie du pays. Cela se comprend car ces pays ont de grandes affinités culturelles avec le Brésil. Les Allemands et les Japonais ont formé des communautés plus ou moins isolées. Des barrières de langue, de religion, de traditions familiales les séparèrent de l'ensemble des Brésiliens. Il suffit d'aller dans une ville comme Porto Alegre pour s'apercevoir que l'influence allemande est encore très forte dans le sud du Brésil.

J'ai eu l'occasion de passer quelques heures avec l'un des romanciers brésiliens les plus célèbres, Erico Verissimo, qui a décrit l'épopée des gauchos et du sud du Brésil dans de nombreux romans dont plusieurs furent traduits en français. "Nous sommes, me dit-il, très influencés par notre voisinage avec les pays hispaniques du continent. Il se glisse dans notre langage certains termes espagnols. De plus, la présence de nombreux groupes germaniques a exercé une très grande influence sur le développement de cette partie du Brésil".

Et, en fait, Porto Alegre donne l'impression d'être une ville transplantée du centre de l'Europe. L'action du climat est perceptible car les vagues torrides sont d'une durée beaucoup plus courte dans le sud du pays.

On y voit très peu de Noirs et encore moins d'Indiens. J'ai demandé à l'un des directeurs de la Revista do Globo, le grand magazine du sud brésilien, s'il existe dans cette partie du Brésil une plus grande discrimination raciale que dans le reste du pays. "Légalement non, me répond-il, car nous obéissons tous à la même constitution et on punit aussi sévèrement ici que dans les autres villes brésiliennes toute discrimination raciale. Cependant, les Noirs peuvent se sentir moins à l'aise ici que dans des villes comme Rio ou Bahia. Ce n'est certainement pas uniquement en raison de la présence ici de certains éléments européens, c'est surtout qu'il y a très peu de Noirs. Cette partie du pays fut découverte et développée presque uniquement par des immigrants et ce sont eux qui lui ont donné son caractère propre".

MÊME LES JAPONAIS

Les Japonais sont restés longtemps isolés dans leurs colonies agricoles. Leur apport à l'agriculture brésilienne est énorme et il n'existe aucun sentiment hostile à leur égard. Cependant, les Brésiliens éprouvent une grande difficulté à comprendre qu'un groupe mette si longtemps à s'intégrer à la masse des Brésiliens. Mais le temps a fait son oeuvre et on trouve aujourd'hui des Japonais un peu partout, aussi bien à la Chambre fédérale que dans les journaux et le commerce. Ils ne parlent que le portugais et les mariages entre Japonais et Brésiliens sont de plus en plus nombreux.

Il y a très peu de préjugés au Brésil envers les immigrants. Il y a, au départ, une méfiance envers des personnes qui semblent étranges par les coutumes, la langue et la culture, mais dès que l'immigrant fait le premier pas et dès qu'il manifeste son attachement au pays et sa volonté de faire partie du groupe qui l'entoure, il est accueilli sans réticence. Le Brésil a une longue habitude de l'intégration des groupes. La rencontre entre les personnes de cultures différentes ne s'est jamais effectuée au dépens d'une culture ou d'une autre. Il y a au Brésil une tradition de syncrétisme dont on voit les vestiges dans tous les domaines, aussi bien dans la religion que dans le sport, la nourriture et le vêtement. Et c'est pour ça que les immigrants ont pu adopter la culture brésilienne sans être forcés d'abandonner la culture qu'ils ont reçue en héritage.

La présence des groupes d'immigrants au Brésil représente un élément très important dans l'enrichissement du pays. Ces immigrants sont arrivés en grand nombre au moment où on commençait à s'établir dans une partie du pays délaissée jusqu'alors. Ils ont choisi le sud du Brésil car ils pouvaient acquérir là des propriétés foncières, être propriétaires de fermes et acheter du terrain. Dans le nord, cela n'aurait pas été possible car les propriétaires terriens traditionnels étaient très puissants et n'avaient besoin que d'ouvriers.

Les immigrants ont hâté l'industrialisation du pays. Ils ont pu faire des fortunes et l'un d'eux, Matarassos, le grand millionnaire originaire d'Italie, est connu partout dans le monde. Cependant, leur apport culturel est peut-être plus marquant encore. Il est surprenant qu'à Sao Paulo, par exemple, le théâtre d'avant-garde a pour protagonistes des fils d'immigrants. Les deux jeunes auteurs dramatiques les plus célèbres, sont, l'un fils de Syrien, et l'autre fils d'Italien : Boal et Carnieri. On pourrait rallonger la liste et citer tous les peintres (Portinari et Segal), les musiciens, les compositeurs, les écrivains.

ILS EN SONT FIERS

Les Brésiliens sont très fiers de leur démocratie raciale. On m'a souvent dit là-bas que cette démocratie n'était réelle qu'au niveau des masses pauvres. Mais j'ai constaté moi-même, et plusieurs Noirs me l'ont confirmé, que si les distinctions sociales existent, elles ne correspondent pas nécessairement à des discriminations raciales. Le fait est que la majorité des classes privilégiées est de couleur blanche. Cependant, la peau noire n'est pas une marque inéluctable du destin. Le Noir peut lui-même, au cours des générations de métissage, devenir blanc.

Les Brésiliens n'aiment pas comparer leur situation avec celle des pays où la ségrégation raciale est un fait reconnu. Gilberto Freyre me disait qu'il n'y a rien d'exceptionnel à être normal et que ce qui est normal, c'est l'égalité et non la discrimination. Il y a un sous-développement économique et il y a un sous-développement humain. Le Brésil est affligé de ce sous-développement humain. Le Brésil est affligé de ce sous-développement économique. Mais il est plus facile, semble-t-il, d'accéder à un niveau supérieure sur le plan économique et social que d'éliminer le sous-développement humain qui existe encore dans des pays qui ont atteint le sommet du développement technique.

Un dimanche après-midi, j'attendais le téléphérique qui mène au sommet de Cercevado à Rio de Janeiro. La file d'attente était longue. Il y avait là quelques touristes étrangers, mais surtout des Brésiliens. Dans la cabine du téléphérique, les Noirs, les métis, les mulâtres, les Blancs, les Jaunes étaient tous assemblés et, du haut de la montagne, sous un ciel d'un bleu éclatant, la beauté indescriptible de la baie de Rio s'offrait à nos regards, telle une offrande. Nous étions là, des hommes et des femmes de toutes les races et de toutes les couleurs. Nous étions là ensemble. Aurions-nous mérité autrement la vision de cette terre bénie ?

★

LES PIEDS-NOIRS

Michel VAN SCHENDEL

PERIODIQUEMENT, Jean-Marc Léger se souvient du prophète Jérémie. Voix sèche du désert, il met en parallèle l'avenir incertain des Canadiens français abandonnés à eux-mêmes et le rêve d'une forte immigration francophone qui permettrait de transformer les sables en promesse de verdure.

Sans contester en principe la nécessité d'une telle immigration, on peut faire valoir que celle-ci risque d'être, et est effectivement, de peu d'effet sur le renforcement quantitatif et qualitatif de la culture de la langue française au Québec (mais les Canadiens français se définissent-ils seulement par leur culture et leur langue?), à moins d'une transformation importante des structures économiques de la société québécoise. Le fait est qu'une immigration française existe à l'heure actuelle. Qu'elle soit réduite, systématiquement réduite même, n'est pas en ce moment à considérer. Au-delà des politiques restrictives dont on veut bien croire qu'elles sont à dessein mises en oeuvre par l'Etat fédéral, il y a ce qui en conditionne l'efficacité et qui est plus fort qu'un projet politique. La vie économique étant fondamentalement orientée vers et par d'autres besoins que ceux de la population québécoise, l'immigrant véritable (je ne parle pas de l'intellectuel), même celui de langue française, se définit ici par rapport à cette orientation et cherche à y meubler son profit.

Ce profit ne saurait, en définitive, s'alimenter à des sources québécoises, à moins de circonstances particulières et strictement individuelles, ou à moins d'une obligation de trouver à s'embaucher au moindre salaire, c'est-à-dire dans des conditions qui nient la possibilité d'un profit quelconque.

Même dans ce dernier cas, affectant les couches les plus prolétariennes de l'immigration française, il n'est pas sûr que l'intégration au milieu canadien-français, quand elle se fait, ne s'opère pas au prix d'un nivellement qui tout à la fois dénationalise l'immigrant et prive son nouveau milieu des chances de développement et de différenciation qui devraient normalement en résulter.

Dans le cas contraire, l'intégration ne se fait pas. Ou elle ne se fait qu'avec une extrême difficulté, au travers de ronces dont le cheminement des immigrants d'autres nationalités est habituellement moins encombré. Règle générale, le Français est un animal difficilement transportable — faut-il le dire aussi? difficilement supportable une fois transplanté. Non que sa qualité de Français traîne après elle une malédiction mystérieuse, mais parce que le "maudit Français" est essentiellement un produit petit bourgeois, caricature souvent désastreuse, mais hélas nombreuse en France, des réflexes de supériorité chauvine dont un certain nationalisme et l'impérialisme colonial ont empoisonné... j'allais dire la métropole. Moi-même Français, d'origine belge, issu d'une famille qui a lié une partie de son sort à la colonisation en Algérie et au Congo, je sais par expérience ce qu'il en est.

Je sais aussi de mes compatriotes vivant au Canada qui, lors même qu'ils évoluent dans un milieu de travail canadien-français, affectent de l'ignorer et recréent entre eux les conditions d'existence d'un milieu purement français, nécessairement artificiel en terre étrangère. J'en sais d'autres, de nombreux autres qui, une fois franchi le seuil de ce domaine réservé, impénétrable à de non-Français, étudient systématiquement leurs relations du côté anglais : ils retrouvent alors dans ce milieu dominant l'image supérieure qu'ils se font d'eux-mêmes. En même temps, leurs intérêts matériels se flattent de l'espoir d'y puiser une gratification plus substantielle.

Je pousse au noir? C'est vrai. Je ne dis rien des intellectuels immigrants : ils obéissent à d'autres motivations et en général ils s'intègrent bien. Je suis injuste envers de nombreux néo-Canadiens francophones ou français, en particulier de jeunes qui, en dépit de toutes les difficultés, ont su s'adapter par un effort de curiosité créatrice plus grand que leur penchant à la conservation.

Mais il existe d'autres facteurs par rapport auxquels le degré d'adaptabilité est réduit, en dépit de la tendance du Québec à ce qu'on appelle maintenant le pluralisme. Certaines conditions locales (le vieil intégrisme, l'ostracisme idéologique en éducation, et le reste) dressent des obstacles supplémentaires à la familiarisation de francophones européens héritiers, même quand ils sont catholiques, de traditions apparemment plus libérales. On l'a dit à cent reprises : le seul souci de préserver leur libéralisme religieux impose souvent aux néo-Ca-

nadiens francophones le choix de l'école anglaise pour leurs enfants.

Mais ces difficultés idéologiques, quand elles se manifestent, ne font qu'ajouter à la pression économique. Elles la rendent plus impérative. Et dans la mesure où elles expriment au fond l'un des réflexes traditionnels de défense du groupe national canadien le moins avantagé, elles accentuent la tendance normale de l'immigrant moyen à composer avec le plus avantagé qui détient les leviers de commande.

Si tel est le facteur décisif de la nouvelle orientation sociale de l'étranger qui immigre, si cette orientation crée pour lui un lien de dépendance et une aliénation qu'il accepte au double titre de salarié et d'immigrant, alors c'est qu'il n'en est pas à une aliénation près. Par rapport à cette tendance fondamentale, le maintien de la langue originelle comme valeur d'utilité sociale quotidienne, comme moyen de développement de rapports créateurs, devient à la longue une considération moins déterminante même pour le Français porteur d'une lourde et forte civilisation.

Dans les circonstances actuelles, une substantielle immigration d'éléments francophones ne signifierait donc pas nécessairement l'enrichissement du "fait français" au Québec. C'est pourtant ce que laisse prévoir de façon mécanique l'idéalisme linguistique sousjacent aux théories de Jean-Marc Léger.

Mais au fond peu importe. Il se peut que je me trompe. Je m'aventure beaucoup en avançant des hypothèses générales, elles aussi théoriques. Une analyse complète des faits par un démographe les démentirait peut-être. Je n'ai voulu qu'ouvrir une porte qu'à mon avis tient fermée la ferveur franco-mystique de Jean-Marc Léger, indiquer d'autres développements sans pour autant contester la légitimité d'une importante immigration francophone.

Supposons que j'aie tort. Il est donc immédiatement possible de recevoir et d'intégrer des étrangers de langue française en grand nombre... Il en résultera une heureuse diversification de la population québécoise, un sensible enrichissement culturel, une disponibilité accrue de la main-d'oeuvre au service d'un Etat et d'une "communauté nationale" qui s'apprêtent, selon l'expression de René Lévesque, à sortir du ghetto...

Tout cela est bon. Mais à qui va-t-on s'adresser? Qui va-t-on solliciter avec quelque chance de succès? Les Français, les Belges?

La France et la Belgique caressent actuellement sept vaches, sinon tout à fait grasses, du moins bien dodues. L'Europe occidentale traverse une période d'essor qui mobilise les forces productives. Cet essor, en organisant à l'intérieur du Marché commun les déplacements nécessaires de main-d'oeuvre, ne laisse qu'une faible marge à l'émigration économique vers d'autres zones, c'est-à-dire à l'émigration inspirée par un impérieux désir de mieux-être que ne puisse satisfaire l'économie européenne.

Les rajustements déjà en cours, la tendance à une cartellisation inévitable et à une concentration des industries dans les régions européennes économiquement le mieux équipées (bassin lorrain et rhénan, Nord de l'Italie) vont sans doute provoquer des mouvements en sens divers qui appauvriront d'autres régions moins hautement favorisées, par exemple, la région de St-Etienne, en France. Ainsi sera laissé un résidu humain qui pourra partiellement se résorber dans l'émigration outre-Atlantique. Mais, ceci compensant largement cela, l'essor industriel de l'Europe opérera vraisemblablement des prélèvements plus abondants de main-d'oeuvre dans les régions traditionnellement sous-développées qui, comme l'Italie du Sud et dans une moindre mesure la Bretagne, contribuent à alimenter en hommes le Canada.

Tout de même, l'Europe n'est pas le seul réservoir possible d'une immigration francophone dans la Province de Québec. L'Afrique du Nord, — Maroc, Algérie, Tunisie? Le monde arabe des populations maghrébines? Bien qu'il ne soit évidemment pas son idiome, le français demeure pour ce monde une langue voisine non par la sémantique mais par l'histoire.

L'effort de modernisation de ces pays aura beau être intense, leur état actuel de sous-développement et de paupérisation consécutif à la colonisation laissera encore pour un certain temps à découvert, sans possibilité d'utilisation sur place, des quantités variables de main-d'oeuvre. Il n'en ira peut-être différemment que si les pays du Maghreb recourent à une socialisation radicale dont l'une des méthodes, en Asie et en Afrique, est l'investissement humain systématique.

Quoi qu'il en soit, je me souviens d'une ancienne conversation avec M. Abdelkader Chanderli, représentant du Gouvernement provisoire de la République algérienne aux Nations-Unies. Selon M. Chanderli, il devrait y avoir après l'indépendance de l'Algérie des possibilités d'accord entre le gouvernement canadien et la nouvelle république pour l'immigration au Canada de travailleurs musulmans.

Mais ce n'est pas à ces derniers que pense Jean-Marc Léger. Ce n'est pas davantage aux habitants d'Haïti, île surpeuplée et pauvre qui

pourrait fournir de forts contingents d'immigrants à un Canada français en expansion. Evidemment, les paysans haïtiens sont noirs et l'on sait qu'il existe des quotas durement restrictifs pour l'immigration de "gens de couleur". Mais, au fait, eu égard à l'immigration francophone, il se pourrait bien que l'ensemble du problème doive, en définitive, s'inscrire dans une lutte contre le racisme des quotas. Ce sont en effet les pays dits sous-développés, réservoirs habituels des populations que nous qualifions de couleur (comme si nous n'étions pas nous-mêmes, nous les Blancs, des gens de couleur), qui offrent pour des raisons économiques évidentes le plus d'avenir à l'émigration.

Je sais que, dans une certaine mesure, émigration et immigration ne coïncident pas. Que s'il existe des conditions naturelles à des possibilités d'émigration pour des secteurs plus ou moins nombreux de populations maintenues dans un état d'arriération économique, en revanche il peut être difficile pour un pays industrialisé de laisser indistinctement grandes ouvertes les portes de l'immigration. Avant d'entrer, l'immigrant doit pouvoir présenter des garanties minimum d'éducabilité aux besoins de son pays d'adoption à peine d'être laissé pour compte et de n'être utile à lui-même pas plus qu'aux autres. Il est à craindre, par exemple, que le paysan analphabète des montagnes haïtiennes ne soit complètement perdu une fois transplanté au Canada.

A vrai dire, cette distinction risque d'être un peu théorique. Pour émigrer, il faut en avoir le désir, c'est-à-dire la connaissance qu'il existe un ailleurs. Il faut que la relation établie entre l'ailleurs et l'ici alimente une critique envers l'ici et inspire soit une possibilité de réformation soit un besoin moins exigeant de départ. Il faut donc des éléments de culture et de conscience qui n'existent en règle générale, chez les pays sous-développés, que dans leurs élites étudiantes et syndicales — lesquelles les utilisent pour un travail plus nécessaire d'agitation politique. Le paysan illettré vit en-deçà de conditions susceptibles de l'autoriser à désirer partir dans un pays qui n'est pas sa métropole économique (comme les Etats-Unis à l'égard de Porto-Rico), avec lequel il n'est donc pas obligé par la destination de son travail à avoir des relations.

Mais il reste que, si une forte immigration est vraiment nécessaire au Canada français, il faut se résoudre à prendre son... bien... là où il se trouve, c'est-à-dire dans les pays sous-développés presque seuls capables éventuellement de nous approvisionner. Il reste également qu'en matière d'immigration les immigrants ne sont pas les seuls desquels il faille exiger des garanties. Le pays qui les reçoit n'a pas de moindres responsabilités, tant s'en faut. Et comme une forte immigration suppose un important développement économique, il faudrait que celui-ci s'accompagne d'un important développement politique, c'est-à-dire d'une transformation progressiste de la société. Cela suppose, en corollaire, bien plus qu'une lutte relativement inefficace contre le patronage, bien plus qu'une libéralisation timorée des modalités de l'éducation, bien plus qu'une velléité de s'attaquer à ce qui demeure une superstructure. Cela exige un processus quasi révolutionnaire dont nous sommes encore éloignés, seul capable toutefois de modifier vraiment la morale publique et la conduite politique.

Dans un tel contexte, plus sûrement que maintenant, trouveraient naturellement place une lutte contre les relents de xénophobie, voire de racisme (pourtant peu développé chez les Canadiens français), une possibilité concrète d'intégration et d'éducation des nouveaux éléments de notre population.

Jean-Marc Léger ne me contredira sans doute ni sur les lignes générales de cette critique du milieu social offert à l'immigration, ni sur la nécessité d'un certain radicalisme des méthodes appelées à y remédier.

Cependant, je veux prouver que la campagne d'opinion qu'il a tout seul déclenchée en faveur de l'immigration de colons européens d'Algérie est tout à fait contraire à l'intérêt du Québec et entre en contradiction avec les espoirs de transformation radicale qu'il entretient lui-même. Ceci est mon dernier point, le plus important.

Très curieusement, très significativement, peut-être, quand la question se pose à lui de la possibilité d'un recours à une immigration massive d'éléments francophones, ce n'est pas aux peuples de couleur, ce n'est pas aux pays sous-développés ou en voie de développement qu'il pense d'abord. Mais c'est d'emblée, avec une spontanéité qui m'inquiète dans la mesure où elle trouve toutes sortes de résonances dans ce pays, à des éléments qui ont eu partie liée, et dans le cas des Pieds-Noirs, gravement liée, à la colonisation.

J'accorde qu'il n'y pense pas surtout par une référence au colonialisme. Encore que, s'agissant des actions impérialistes de la France, il ne répugne pas à vanter ce qu'un sentiment malheureusement fort répandu appelle les "réalisations positives" ou les "bienfaits" de la colonisation.

On aurait beau jeu de relever ici une ambiguïté fondamentale de la mentalité néo-nationaliste au Canada français. Dans la mesure où ce néo-nationalisme, plus que l'ancien, est porteur de revendications plus ou moins concrètes à l'égard de la tradition impérialiste torontoise ou même américaine, il s'imprègne chez les plus évolués, d'attitudes assez franchement anti-colonialistes. Le néo-nationaliste évolué du style Jean-Marc Léger prend des positions peu équivoques contre la politique américaine d'ostracisme à l'égard de Cuba.

Mais, dans la mesure où le néo-nationalisme est redevable, à l'égal de l'ancien, d'une tradition de la "survivance" ou du "fait français" qui ne me semble pas avoir été jamais bien nettement définie, il entretient lui aussi une mystique dont l'un des résultats est de reporter sur la France le total des imprécisions et des voeux pieux qui ont nourri la réflexion des élites canadiennes-françaises sur leur propre pays. C'est ici l'équivoque stérilisante et à vrai dire bien-pensante du néo-nationalisme. C'est ici sa défroque d'hypocrisie. Car une chose est redoutable dans l'histoire du Canada français : l'aventure de colonisateurs ultérieurement colonisés. Cela, semble-t-il, n'a jamais été digéré mais a dégénéré en une mauvaise conscience de l'humiliation qui a tenté chez certains esprits de s'annuler à travers une image mentale purement mythique : celle d'une France totale, celle d'une France uniformément bénéfique à travers toutes les manifestations de sa présence autoritaire, celle d'une France de l'ordre qui ne saurait être salement colonialiste.

Il a fallu aussi tenter de conceptualiser ce qui n'était qu'un sentiment mal défini. Des doctrines idéalistes se sont proposées qui ont voulu cerner "le fait français". Là où l'abbé Groulx parlait d'une race mystique, les néo-nationalistes, plus modernes de langage, parlent de "communauté". Mais regardons-y de près : cette communauté continue de se réduire presque exclusivement à ceux de ses éléments qui lui donnent une couleur spiritualisante. La langue, sinon encore la foi, est considérée comme son seul dénominateur commun ; une nation est cependant davantage.

Les néo-nationalistes fomentent donc le concept de la communauté francophone et, comme ils vivent en un temps où les ghettos se détruisent, où toutes les portes s'ouvrent, ils parlent d'une communauté francophone à l'échelle mondiale. Ils font ainsi eux-mêmes la preuve de l'absurdité de leur idéalisme linguistique. Une communauté suppose une vie en commun. Conçoit-on une vie en commun, fût-ce par une langue identique dont l'utilisation nationale diffère d'ailleurs, conçoit-on une vie en commun entre des peuples que l'histoire et la civilisation séparent?

Et pourtant, c'est la communauté francophone mondiale qui sert de mesure, par une étrange solidarité, à l'acceptation sur notre propre sol des résidus français du colonialisme.

Je ne suis pas d'accord, mais pas du tout d'accord. Non que je veuille à mon tour — de quelle autorité? — jeter le discrédit sur l'immigration de personnes en provenance de tel ou tel groupe. J'aurais mauvaise grâce ensuite à réclamer l'abrogation des quotas raciaux. Ce que je ne veux pas, c'est que l'on aboutisse à l'inverse, à une politique de préférence marquée pour certains groupes. Surtout quand ces groupes peuvent avoir en tant que tels une influence délétère, même restreinte, sur l'évolution politique déjà si laborieuse du milieu canadien-français.

Est-ce une exagération? On me dira que l'influence déterminante est celle du milieu d'accueil. On me dira que l'immigration d'Allemands, forcément marqués par l'idéologie nazie, n'a pas eu pour effet, au lendemain de la guerre, de fortifier ici cette idéologie. Que, du reste, la défaite et la destruction avaient pu réveiller ces Allemands qui, dans leur ensemble, n'avaient pas été membres du parti nazi. Encore faudrait-il tenir compte des effets marginaux et sournois de la pénétration d'une idéologie qui n'ose plus dire son nom. Par de simples conversations, par les rapports de travail ou de voisinage, ou au sein de la localité, de braves Allemands, profondément imprégnés d'autoritarisme, de militarisme, de lâcheté, de peur de toute orientation trop libérale ont pu, par une présence marginale, contribuer à l'accentuation de la société canadienne non pas vers le fascisme mais vers le conservatisme.

Mais il ne s'agit pas des Allemands. Il s'agit des Pieds-Noirs. Et leur immigration ne se ferait pas dans les mêmes conditions. Sont-ils déjà fascistes? Et auront-ils ici la permission de mener un travail de sape? Il faut d'abord savoir d'où ils viennent, ce qu'ils sont maintenant.

Jusqu'à il y a quelques mois, on pouvait encore croire que l'ensemble des colons, et surtout ceux de l'arrière-pays algérien que l'on appelle le bled, échappaient à une influence trop précise des agitateurs extrémistes de l'"Algérie française". A présent, plus aucun doute n'est possible. Ceux des journalistes français qui ont fait récemment des reportages en Algérie l'ont unanimement constaté. Les activistes de l'O.A.S. font plus que contrôler entièrement le secteur européen de la ville d'Oran et celui de Bône.

Ils font plus que perpétrer librement leurs crimes à Alger. Ils ont aussi obtenu ce résultat impressionnant : le bled a tourné en leur faveur. Dans leur masse, les Européens d'Algérie appuient l'O.A.S. Cette organisation terroriste de droite, bien qu'elle prétende, en France surtout, tenir au principe des institutions républicaines, est en réalité soutenue et dirigée par les idéologues du néo-fascisme.

La complication de la situation algérienne est telle, on le sait, que les pires hypothèses sont vraisemblables. Et d'abord, à supposer que selon ce qui paraît inéluctable le cessez-le-feu soit pour bientôt, il n'est pas dit pour autant que la paix le soit. L'Algérie peut rester encore longtemps aux prises avec un problème qui actuellement entraîne de nombreux groupes de jeunes Européens à commettre quotidiennement des lynchages racistes.

Si l'indécision actuelle du général de Gaulle persiste et si une guerre larvaire, mais une guerre plus terriblement empoisonnée, continue à exercer ses ravages, on peut craindre que la masse des Pieds-Noirs, acculés au désespoir total par la proclamation du cessez-le-feu avec le F.L.N., ne se contente plus de suivre plus ou moins passivement les ordres de l'O.A.S. Ils boufferont du bicot, à pleines dents.

Dans une telle situation, un certain nombre d'entre eux, plus résignés, pourraient trouver à émigrer au Canada ou ailleurs. Poussons les choses au plus noir: si les violences persévèrent en Algérie et si se forme ici un noyau de Pieds-Noirs, il n'est pas invraisemblable que l'O.A.S. trouve également au Canada les complicités et les moyens financiers dont elle dispose déjà en France, en Belgique et en Allemagne. Est-ce cela qu'on veut?

Mais à supposer que tout rentre dans l'ordre, que d'importantes cohortes de colons d'Algérie, la paix revenue, l'autodétermination exercée, l'indépendance proclamée et effectivement administrée, viennent ici trouver l'espoir d'un gagne-pain... Que peut-il se passer, étant donné ce qu'ils sont?

Au pis, ils apporteront ici une mentalité coloniale dont le Canada a déjà trop souffert. Ils manifesteront un racisme de souvenir qui ne pourra que contribuer à ralentir — dans une mesure faible mais déjà oppressante — les progrès de la conscience publique. Celle-ci ne sait peut-être pas bien ce qu'est le racisme, mais elle connaît un état d'esprit voisin et souvent consanguin : la tradition bien-pensante. Et pour peu que des Arabes nord-africains émigrent aussi, on devine le mauvais parti que des Pieds-Noirs impénitents peuvent en tirer. Et combien de Pieds-Noirs impénitents se retrouveraient ici, s'il fallait accéder au désir de Jean-Marc Léger qui est d'ouvrir les portes à un maximum possible de 100,000 colons français d'Algérie? Lui-même y a-t-il bien pensé?

Au mieux, ce ne serait pas drôle non plus. En tant que groupe, les colons européens d'Algérie ont de solides traditions de mercantilisme. Ces traditions — et cette mentalité — de mercantilisme ne joueraient pas ici au profit d'un accroissement de l'élément français. Du moins, on peut le supposer avec une certaine vraisemblance. L'hypothèse que nous envisagions au début de cet article se trouverait plus fortement confirmée par l'immigration de Pieds-Noirs qu'elle ne le fut jusqu'à présent par l'immigration francophone.

Même dans la perspective d'un programme nationaliste qui parviendrait à donner les coudées franches à l'Etat national québécois, dans le domaine de la construction économique, il est à prévoir qu'à moins d'une socialisation radicale à présent impensable les capitaux resteront désignés par leur provenance anglo-saxonne. C'est de ce côté-là que les Pieds-Noirs chercheront leur profit.

Où en sont alors les programmes nationalistes?

★

PREMIÈRES DÉMARCHES . . .

(*suite de la page* 5)

liser concrètement, dans l'action. Elle n'est pas encore compromise avec l'humanité, sommée de juger, de choisir et d'aider à la transformation des conditions injustes qui lui sont faites un peu partout. Nous avons reçu la passion du monde, mais peut-être pas encore celle d'un monde meilleur. Nous n'avons pas encore durci notre passion de gravité... parce que nous-mêmes, ici, au Canada français, ce tout petit pays, cette province au bout des Amériques, nous avons encore à découvrir ce qui peut fonder nos décisions et tout notre agir : la vérité de notre être.

Le pourrons-nous un jour ?

Je le crois. Si pour nous commence enfin et sérieusement la réflexion philosophique, qui seule fixe les fins de l'action en dévoilant le sens de l'existence humaine.

★

PUNTA DEL ESTE : LA FARCE EST JOUÉE

François PIAZZA

ANNONCEE à grand renfort de publicité, selon leur coutume, par les Américains, la conférence de Punta del Este devait être, selon eux, le "clou" de leur politique continentale. A leur place, j'aurais choisi Rio; rien ne vaut le carnaval pour susciter l'enthousiasme. Pourtant, pour l'obtenir, rien n'avait été épargné: rataplan publicitaire, offensive diplomatique des grands jours, visites d'envoyés spéciaux, appels à la fraternité "latine" et agitation fervente du drapeau, toujours brandi, de l'anticommunisme. Sans compter les chuchotements discrets : ne pas condamner Castro, c'est encourager vos ennemis politiques. Argument qui va droit au coeur de n'importe quel gouvernement d'Amérique latine; là, plus qu'ailleurs, on apprend, lorsque l'on est au pouvoir, la fragilité des honneurs de ce monde: on peut s'endormir ministre et se réveiller en fuite. Enfin, on promit de faire un petit effort en faveur des gens "compréhensifs" dans le cadre de l'"Alliance pour la Paix et le Progrès". Nous, au Canada, on appelle tout bêtement ce genre d'"assistance" du patronage, ou du trafic électoral. Bref, rien n'avait été épargné. La conférence, devant se dérouler dans cette suave ambiance démocratique, le Département d'Etat ne doutait pas du résultat. On aurait "un bon vote". Castro n'avait qu'à bien se tenir. Ah mais!... On allait voir ce qu'on allait voir.

On a vu. Monsieur Kennedy a le bonjour du barbu.

Après des séances orageuses, des intrigues de couloir donnant lieu à des marchandages dignes de l'ONU dans ses beaux jours; après avoir changé 2 ou 3 fois de motion et mis considérablement de l'eau dans leur whisky, tandis que çà et là, à travers les pays intéressés, se déroulaient des manifestations folkloriques plutôt en faveur de Castro, les E.-U. arrachèrent le résultat que l'on sait.

Laissant l'OEA divisée et prête à éclater, un prestige plutôt terne à côté de celui de Castro qui devient un martyr, monsieur Rusk rapporta de Punta del Este un demi-échec, le coeur content: l'honneur était sauf. J'ai bien peur qu'il n'y ait plus que lui à l'être.

Car, pour les grandes nations les demi-victoires sont pires que les défaites. Le vaincu suscite toujours une sorte de sympathie. Les E.-U. ont tenté d'isoler Castro; Castro a mis en échec la politique des E.-U. Et le vote final, bien que favorable, inquiète n'importe quel observateur politique qui ne se laisse pas prendre dans l'euphorie préfabriquée de Washington. Une rapide analyse du vote suffit à le faire comprendre.

D'un côté les "pour". Au premier rang, les alliés de la première heure: les républiques "banana". Modèle du genre: le Guatemala, dont le régime fut instauré par une révolution "populaire". Castillo Armas et ses "volontaires" armés par Washington et la United Fruit Co. Au nom de l'anticommunisme, on garda le monopole de la banane, à cette chère United. Laquelle fait et défait les régimes, dans quelques Etats de l'Amérique Centrale, au gré de ses intérêts et de ceux de Washington. Régimes "démocrates" comme on voit. En deuxième rang arrive le reste, c'est-à-dire des pays ayant, selon un suave journaliste de Washington, des régimes "démocratiques modérés" (?). La plupart d'entre eux dépendent étroitement quand ce n'est pas entièrement, des E.-U., quant à leur balance commerciale; et leur politique s'en ressent. Ce sont, en général, des pays sous-développés, au niveau de vie extrêmement bas et à la main-d'oeuvre bon marché qui doivent faire appel sans cesse aux capitaux américains. Lesquels, d'ailleurs, y trouvent leur compte. Ils ont dû voter plutôt la main tendue que le bras levé.

Dans l'ensemble, leur rôle n'était que de faire "nombre", et leur vote n'a pas beaucoup de poids. De plus, il est loin de correspondre aux sentiments réels de leurs populations affamées. Piètres alliés.

Face à eux, les plus grands Etats de l'Amérique latine, tant par leur étendue que par leur population (70% environ de l'ensemble) se sont refusé à suivre Washington, dans cette galère.

Cependant ces pays sont loin d'être contre "les Yankees". Non seulement, la popularité

de Castro, sans cesse grandissante, les inquiète; mais encore le désir de se mettre à part des blocs en opposition dans le monde les anime. De plus ils ne sont pas sans avoir des affinités avec les E.-U., dont certains ont même repris la constitution. Mais c'est peut-être à cause de ces facteurs qu'ils tiennent à manifester, vis-à-vis de Washington, une certaine indépendance, et à éviter d'entrer en conflit direct avec Castro. Ce qui ne manquerait pas d'avoir des conséquences, dans leurs vies politiques intérieures. De plus, la plupart d'entre eux tendent à posséder une politique économique indépendante des capitaux américains, non sans mal. Exemple-type: le Brésil, dont le précédent président, monsieur Kubitchev n'a pas hésité à faire une tournée européenne, pour attirer les capitaux non-américains. L'affaire des pétroles brésiliens lui en avait appris la nécessité. On comprend alors que la fameuse "Alliance pour le Progrès et la Paix", aussi alléchante qu'elle puisse être, n'a rien pour les attirer, au contraire. Car quelles que soient les bonnes intentions de M. Kennedy, il y a des précédents fâcheux dont le souvenir s'efface difficilement. Il est donc logique que ces pays orientent leur politique, en fonction de leur indépendance commerciale, vers un certain neutralisme de fait. Washington savait pourtant qu'on ne fait pas de politique avec des bons sentiments.

Bilan: les pays qui ont une certaine amitié pour les E.-U., ne les ont pas suivis, tandis que les pays colonisés économiquement les ont approuvés. Washington devrait savoir que les peuples colonisés détestent toujours leur maître. Résultat: la solennelle conférence a dégénéré en farce "plate".

Que l'on en juge: il faut être un fameux pince-sans-rire pour condamner l'ingérence de Cuba dans les affaires intérieures des autres pays, quand soi-même on la pratique ouvertement, ne fût-ce qu'à St-Domingue dernièrement. Sans compter cette fameuse expédition cubaine qui... gagne à être oubliée. Quant au trafic d'armes, qui est l'apanage des E.-U. dans ce secteur, il a dû faire sourire bien des "pro", s'ils ont le sens de l'humour: les armes *made in USA* ont pallié à bien des votes défaillants. Enfin, comble de l'ironie, c'est avec des armes vendues par les E.-U., que Castro a repoussé la fameuse intervention...

Tout cela tient du plus haut comique. En politique, comme ailleurs, on ne prêche une morale qu'en donnant l'exemple de celle-ci, même si elle est hypocrite. Ou bien, on passe pour un farceur.

Farce qui s'avère fâcheuse pour les E.-U. Car la position de Castro en est sortie singulièrement renforcée. Pour l'opinion latino-américaine, ce sont les E.-U. qui tentent de maintenir une certaine hégémonie. Le sentiment américanophobe latent aidant, le "Cuba, si, Yankee, no" ne s'en trouve que plus renforcé. En excluant Cuba, dans ces conditions, l'OEA apparaît comme un instrument dans les mains des E.-U. Bref, la conférence atteint, en fait, les buts contraires à ceux qui étaient espérés. Et les sourires de Washington, malgré ce qu'on veut bien nous faire croire, semblent plutôt jaunes.

Enfin, dernière gaffe, les pressions de plus en plus fortes et de moins en moins voilées exercées par Washington sur Ottawa, dans le but d'entraîner une rupture commerciale entre notre pays et Cuba. Nous ne pouvons qu'approuver la réponse sèche et presque agacée de M. Diefenbaker.

Il faut se rendre à l'évidence: les E.-U. n'ont pas encore de diplomatie. Washington agit comme si le monde était américain. Or il ne l'est pas, et ne le sera probablement jamais. Une amitié, cela se gagne, ça ne s'achète pas. Les peuples sont comme les femmes: ils veulent bien se donner, mais ils refusent de se faire prendre de force. Quant à ceux qui se vendent... On sait ce qu'ils valent...

On a toujours besoin d'amis, surtout en politique. Je ne saurais trop conseiller au Département d'Etat de lire *Comment se faire des amis*. Au train où vont les choses, ça devient urgent.

Au seuil de la deuxième année de son mandat, M. Kennedy nous déçoit de plus en plus, lui qui avait suscité de si grandes espérances lors de son élection. Ce n'est pas sans tristesse que nous le voyons continuer la politique de ses prédécesseurs. Accumulant gaffe sur gaffe, il semble prendre plaisir à jouer avec le feu, ce qui est dangereux dans notre époque. J'ai bien peur qu'il ne confonde l'entêtement avec la fermeté et l'acharnement avec le désir de convaincre. Ses erreurs ne peuvent pas nous laisser indifférents. La solidarité avec la politique américaine devient de plus en plus embarrassante. Encore quelques victoires à la Pyrrhus, genre Punta del Este, et les E.-U. risquent fort de se retrouver seuls. Ou presque.

Dans une conférence de presse, M. Kennedy déclare qu'il était content du résultat de la conférence de Punta del Este. Il faut croire que la farce lui a plu. Tant mieux, puisque c'est lui qui paye. Espérons qu'il n'en soit pas le dindon.

★

DRÔLE DE PROSPÉRITÉ

Yves LeBALLE

C'EST LA "REPRISE". L'année 1961 a marqué un progrès de l'activité économique dans beaucoup de secteurs. Les exportations se développent régulièrement. Les bénéfices des compagnies qui avaient baissé pendant presque toute l'année 1960 remontent en flèche à partir du printemps suivant pour atteindre au mois de septembre le montant le plus élevé observé depuis 1958. Les journaux publient comme autant de victoires la progression du chiffre d'affaires des entreprises et l'augmentation des dividendes.

On partagerait volontiers l'optimisme des hommes d'affaires. Malheureusement, la caisse d'assurance-chômage qui continue à se vider de ses derniers dollars atteste, sans erreur possible, que la prospérité n'est pas pour tout le monde[1].

En effet, jusqu'au mois d'août 1961, le total mensuel des chômeurs est resté constamment supérieur aux chiffres de l'année précédente.

Malgré l'amélioration notable de l'emploi observée à partir de l'automne, un "résidu" chronique de 300,000 chômeurs environ est apparu à toutes les époques de l'année, et ne s'est pas résorbé, même pendant la saison la plus favorable.

La situation actuelle n'est pas aussi paradoxale qu'elle paraît l'être à première vue. Une étude récemment parue dans la *Revue Statistique du Canada* (déc. 1961) indique la progression de l'emploi de 1960 à 1961 (moyenne des neuf premiers mois) et fournit une des clés du problème.

D'une année à l'autre, le nombre total des emplois est passé de 5,933 à 6,014 milliers, soit une augmentation annuelle de 1.4%. Notons que la population en âge de travailler s'accroît de 2% par an: l'emploi total se développe donc trop lentement.

Mais surtout, on constate aussi que le nombre des hommes au travail a diminué de 4,360 à 4,354 milliers de travailleurs soit une réduction de 0.1%.

C'est seulement l'emploi féminin qui s'est développé de 1,573 à 1,660 milliers de travailleuses, soit une augmentation de 5.2%.

D'après ces chiffres, il apparaît que la stagnation de l'emploi masculin a été totale durant l'année considérée. Etant donné que près des 9/10e des chômeurs actuellement recensés sont des hommes, il n'y a pas lieu de s'étonner que la "reprise" n'ait pas provoqué une diminution importante du chômage.

Ces faits confirment d'ailleurs une tendance au développement plus rapide de l'emploi féminin que l'on observe depuis plusieurs années[2], et cette tendance persistera tant qu'on s'abstiendra d'intervenir.

Au train où vont les choses, un nombre croissant de familles canadiennes se reconnaîtra dans le tableau suivant :

Chaque matin, c'est la femme qui quittera le logis pour aller gagner le pain de toute la famille à l'usine, au magasin ou au bureau. Les enfants, sortant de l'école, iront glisser des journaux sous les portes et rapporteront aussi quelques sous. Et toi, Jean-Baptiste ou John, tu donneras le biberon au dernier-né de la famille. Que faire d'autre, puisque la société te crie tous les jours qu'on n'a pas besoin de ton travail !

Et d'ailleurs, pourquoi te plaindrais-tu ? On te prend ta dignité d'homme, et pour que tu n'aies rien à dire, on te paie avec l'allocation de chômage...

Parlons bref. Pour répondre aux seuls besoins des jeunes qui atteignent l'âge d'entrée au travail, il faudrait au moins 125,000 emplois nouveaux chaque année, dont 90,000 emplois masculins.

(*suite à la page* 32)

1 Les mesures à prendre pour renflouer la caisse d'assurance-chômage et pour enrayer son hémorragie permanente ont été étudiées dans une intéressante brochure publiée le 18 décembre 1961 par la Confédération des Syndicats nationaux.

2 De 1953 à 1960, on a créé au Canada 347,000 emplois masculins et 474,000 emplois féminins. Cette évolution est liée à l'extension du secteur des "services".

DE LA RÉVOLTE

Lysiane GAGNON

J'ARRIVE probablement la dernière au rendez-vous que vous avez donné aux jeunes.

Contrairement à ce qu'en semble penser André Major, qui s'exprimait dans vos pages au nom d'un groupe de personnes, je crois qu'un témoignage tel que vous nous le demandiez n'est valable que s'il est essentiellement personnel et subjectif. J'avais donc écrit trois ou quatre pages où, avec énormément de plaisir parce qu'à 20 ans on adore se raconter, j'exposais mes idées, mes déceptions, mes convictions ; puis, au moment d'apposer un beau "30" tout rond à la fin de l'article, j'ai sagement placé lesdites pages au fond d'un tiroir.

Je ne crois pas que vos lecteurs puissent prendre bénéfice de semblables confidences puisqu'on ne peut, à partir de l'opinion de quelques personnes, tirer des conclusions générales sur la mentalité de la jeunesse canadienne-française. A la réflexion, ce n'est pas ainsi que je comprends votre invitation : vous nous ouvrez vos pages : à nous de vous envoyer des articles . . . et à vous de les publier ou non ! C'est par nos articles, il me semble, et non par des ébauches d'autobiographies farcies de fleurs et d'évidences (mais évidemment, tous les jeunes sont "pour la liberté" !), que vous nous connaitrez.

Je ne vous écris donc pas pour mettre vos lecteurs au courant de l'évolution de ma pensée, de mon état d'âme ou de mes problèmes sentimentaux. Mais simplement pour vous livrer quelques réflexions en marge de la lettre que signait dans votre dernier numéro Madame André Poirier-Pretty.

C'était la seule femme à répondre à votre invitation. Il est juste que ce soit une femme qui lui réponde. Vous êtes jeune, madame ? Moi aussi. Causons.

"Quand donne-t-on aux jeunes l'occasion de s'exprimer ?"

Quand ils la demandent, chère madame.

Ecrivez, faites des articles, signez-les, et envoyez-les aux journaux, aux revues. S'ils sont intéressants et convenablement rédigés, on les publiera. Saviez-vous que le tiers des journalistes, ici, ont moins de 30 ans ?

Et si les revues de jeunes "meurent", c'est parce qu'à notre âge nous évoluons plus rapidement qu'à 40 ans, que nous sommes souvent prêts à renier ce que nous avons fait ou écrit il y a un an, il y a six mois — cela est sain et normal. Il est très difficile de se débattre dans le relatif après avoir cru, toute son adolescence durant, aux absolus. Très difficile, de fonder une revue cohérente et durable : le travail d'équipe est exigeant, et demande peut-être trop de souplesse et d'humilité pour que des gens de 20 ans puissent s'y adapter pleinement.

Il est une chose que vous dites et qui me frappe comme manquant d'un élémentaire bon sens.

". . . Nous avons osé dévoiler le monde et nous sommes mordus du goût de vivre. Ce que l'autre génération n'a pas pris la peine de faire."

A croire que nous sommes d'essence différente de nos parents, de nos grands-parents ! A 20 ans, dans tous les milieux et à toutes les époques, on a toujours le goût de sa jeunesse dans le coeur et dans le corps. Toujours. Nous ne sommes pas plus "mordus de vivre" que ne l'étaient nos aînés à notre âge. La jeunesse et la foi en la vie ne sont pas votre apanage, madame, ni le mien.

Si nous avons l'air plus actifs, plus audacieux, c'est qu'il règne plus qu'auparavant un climat de liberté — liberté bien, bien relative, mais soyez sûre qu'aujourd'hui personne n'oserait condamner Les Demi-Civilisés, et qu'il se dit chaque jour dans les journaux des choses qu'on osait à peine murmurer il y a 30 ans.

Vous êtes, madame, de votre propre aveu, "femme-artiste-sexuée". Sachez que vous n'êtes pas seule dans ce cas. Et pas seule, non plus, à préférer "écrire au lieu de faire le ménage" ! Il m'étonnerait fort, d'ailleurs, que quelqu'un vous en fasse reproche.

La situation de la femme est en effet plus difficile que celle de l'homme. Mais vos problèmes et les miens ne sont pas uniquement dus à la société dans laquelle nous vivons, mais aussi, et surtout, à ce que nous sommes — à notre chair, à notre coeur et à notre esprit. Et l'on n'est vraiment une femme que lorsqu'on accepte son sexe avec ses handicaps, et lorsqu'on reconnaît que sans eux, la femme ne serait pas ce qu'elle est et doit rester.

Une société "inerte, embourgeoisée" ?

D'accord. Mais je n'aime pas la façon dont vous le dites.

Quand on "s'enferme dans une tour d'ivoire", on n'en ouvre pas la porte pour crier aux gens qu'on les déteste. Et je me méfie terriblement des gens qui se disent "poètes", "artistes" ou "créateurs". C'est quelque chose de très grand, de très beau, madame, que vous vous attribuez, quand vous laissez entendre que vous êtes une "artiste" susceptible de "créer" une "oeuvre posthume" . . . Il vaut mieux, ordinairement, laisser aux autres le soin de nous le dire.

Et enfin, l'intelligence et la jeunesse ne permettent pas de considérer la majeure partie de ses compatriotes comme les tenants de "la bêtise généralisée", et de jouer, flambeau à la main, les statues de la Liberté ou les martyrs de la Vie. Je ne conçois pas que l'on manque d'un sens des nuances aussi élémentaire, surtout si l'on est femme. Je ne comprends pas, non plus, que cette chaleur, cette indulgence dont vous faites preuve à votre égard, vous ne les prodiguiez pas aux autres qui vous entourent — quand ce ne serait que parce que ce sont des êtres humains comme vous, capables d'amour et de douleur (j'ose espérer, chère madame, que jamais vous ne ferez le beau métier de journaliste et n'écrirez de roman : il faut aimer la matière humaine et savoir saisir les nuances, la complexité des problèmes, pour faire du bon reportage, de même que pour donner la vie à des personnages).

La révolte n'est utile et saine que si elle pousse à l'action et à l'amour. Vous protestez ardemment de votre capacité d'agir et d'aimer. Mais vos cris de révolte sonnent faux, madame, et sentent le romantisme de mauvais aloi, l'exhibitionnisme ou la mauvaise foi.

La vraie révolte, on la porte en soi tout au long de sa vie, et elle est autrement profonde que celle dont vous vous réclamez. Et sa jeunesse, on ne la brandit pas comme un étendard, on ne la crie pas sur les toits. Sa jeunesse, on la vit.

★

L'ARMÉE, AU POTEAU !

Pierre GODIN

*"La guerre n'est pas une loi de la nature
Et la paix n'est pas offerte comme un
[présent.
Il faut battre la guerre,
Il faut oser la paix,
Il faut maintenant dire aux assassins:
[non, non, et non!
Nous n'abandonnons pas la vie."*
Bertolt Brecht

AVANT que rien ne soit plus !

Avant que la chaleur de l'atome déchaîné ne fasse s'évaporer les mers; avant que les déserts bouillants ne se muent en immensité de feu; avant que les villes ne s'écroulent comme des châteaux de cartes; avant que les mères ne nourrissent d'un lait pâteux des enfants-cyclopes; avant que la fleur ne s'étiole dans le sang brûlant et lourd de son meurtrier; avant que l'homme... avant que l'homme ne soit kaput : L'ARMEE DOIT DISPARAITRE!

Il le faut! Il le faut! C'est l'heure. L'armée au poteau! Sinon, c'est l'humanité qui y sera. Et en peu de temps, encore! La survivance de l'armée est liée à la sépulture de l'homme. Le temps passe. L'alternative est celle-ci : la vie de l'homme ou celle du guerrier.

Avoir les guerres en horreur, le chanter, le dire, le crier et n'avoir que le mot paix à la bouche cela est de fort bonne pratique, aujourd'hui, mais cela n'est pas suffisant. L'enseignement de la décade et l'urgence biologique née de la mégatonne, commandent des attitudes autres : des attitudes neuves, audacieuses, révolutionnaires.

LE PAS DE LA LOGIQUE

Le premier pas, dans la série menant à l'annihilation du phénomène guerre, n'est-il pas d'extraire de la société, tel un chancre dangereux et nuisible, le groupe ou la classe dont le "boulot" consiste à la faire, la guerre ? N'est-ce pas là la voie de la logique ?

Déposons les militaires. Effaçons de la société toute trace du militarisme. Arrivons-en à une "déguerroyerisation" radicale de la société pour aboutir, ainsi que l'effet de sa cause, à une "déguerroyerisation" de l'esprit. La fonction crée l'organe. Supprimons la fonction, l'organe disparaîtra.

Ce n'est pas là charlatanerie. Une fois que tout le monde a convenu qu'il ne faut plus faire la guerre, étant donné le trop grand risque de pulvérisation de l'espèce humaine tout entière, (le risque même de supprimer une seule vie devrait moralement suffire à ne faire jamais la guerre: tuer un homme ou 10,000, où est la différence?) pourquoi alors persister à donner droit de cité à ceux dont la mentalité, la formation et le rôle conduisent en droite ligne à la guerre? Un monde assoiffé de paix mais bondé de militaires, n'est-ce pas là un non-sens qu'il faut crever au plus vite? Cette conjoncture paradoxale ne s'apparente-t-elle pas, mutatis mutandis, à celle d'une société qui laisserait libre chemin à ses meurtriers?

Car — un peu de lucidité, s.v.p.! — le soldat n'est-il pas qu'un assassin en puissance? La caserne ne lui a-t-elle pas enseigné à tuer "son" homme avec le maximum de dextérité? Les généraux de parade, les colonels comploteurs et les capitaines de salon n'ont-ils pas un statut se définissant exclusivement par rapport à des normes et des concepts guerriers?

Il faut neutraliser l'esprit de conquête de l'homme par l'homme; l'esprit de gloriole militaire; la mentalité soldatesque. Il faut dé-

pouiller l'homme de l'uniforme, lui enlever l'outil dont il use pour s'occire: l'appareil militaire. Le guerrier a assez combattu. Qu'il aille dormir! Cet homme n'est plus désiré. On n'en veut plus!

Dans la perspective d'une guerre latente, le soldat peut-il raisonnablement penser à autre chose qu'à cette guerre, rêver à autre chose qu'à cette guerre, vivre pour autre chose que cette guerre? Ne doit-il pas, somme toute, justifier son existence de temps à autre, au besoin par le canon?

Dans un monde qui refuse la guerre, le militarisme n'a pas sa place. Dans une société qui se déclare ennemie de la guerre, la caste militaire doit être liquidée (au sens figuré, évidemment!). L'institution militaire doit être démantibulée et remisée dans la galerie des horreurs.

Ô HOMME RÉALISTE!

Les gens pratiques ont la parole.

— Tout cela, disent-ils, est fort beau, fort noble et fort idéal. Nous en comprenons la nécessité d'avènement. Tout comme vous, nous haïssons la guerre. Avec autant d'ardeur que vous!

Mais, cher utopiste, cher pacificateur, vous rêvez un petit peu, égaré que vous êtes dans le royaume du verbe chimérique. Comment penser un seul instant qu'un pays puisse abolir son armée dans la situation présente? La belle affaire!

Pouvez-vous vous représenter la Russie ou les Etats-Unis disant à la face des peuples: "Messieurs, faites comme bon vous semble et démerdez-vous avec vos problèmes! Quant à nous, nous démilitarisons! Nous en avons soupé de la guerre! Nous n'en voulons plus ni n'en ferons plus! Chez-nous, à partir d'aujourd'hui, il n'y a plus d'armée!

Réponse.

— Chers "réalistes", ce que vous dites là n'arrivera pas, nous le convenons avec vous. Ce serait trop "irréaliste", n'est-ce pas?

Bien sûr, nous n'imaginons aucunement les géants du siècle aboutir dare-dare à cette solution. Nous ne voyons certes pas Moscou et Washington prendre initiative dans ce domaine où les droits de la raison sont niés par ceux de la terreur. Nous n'insistons pas bien qu'il ne soit pas vain de rappeler qu'un certain monsieur "K" a déjà tracé à la tribune onusienne un plan de réduction progressive des armées russes. Etait-ce là démagogie pour consommation afro-asiatique? Si opportunistes, ces Russes, et si peu sérieux!

Pourtant, citoyens "réalistes", ne convenez-vous pas de l'urgence de quelque chose? Ne discernez-vous pas que la planète ne peut plus s'abandonner au statu quo, au déterminisme, à la fatalité guerrière? Ne voyez-vous pas la conjoncture radicalement nouvelle qui est maintenant nôtre? Réalité jamais atteinte, jusqu'à présent, l'humanité possède dès lors le **MOYEN** de se supprimer d'un coup.

Pour dialoguer avec du nouveau, du jamais-vu-jusqu'à-aujourd'hui, du-pas-encore-rencontré, les outils d'un passé laissé en partage à l'érosion des siècles sont vieillots et inopérants. Est-il sain de demander aux ancêtres, qui n'ont jamais connu ou vécu la paix, de nous indiquer les façons de la paix? On ne demande pas à un tiers de nous remettre ce qu'il n'a pas. Le pommier ne donne pas l'orange. Cela va de soi, non?

Admettez-le, le révolu ne nous sert à rien. Il nous faut des solutions encore jamais mises à l'essai, en totale rupture avec les us et coutumes des époques mortes. C'est crétinisme que de quêter conseil auprès des gens du "si tu veux la paix, prépare la guerre".

Il n'y a qu'une seule voie: innover. Quel novateur franchira le premier pas vers la "déguerroyerisation" de la société? Qui créera le précédent? Qui osera dans ce monde noir renvoyer les militaires chez eux? Il ne faut pas compter sur les grandes puissances. Les moyennes, alors? Les petites? Qui?

Nous répondons, tout peu "réalistes" que nous sommes: pourquoi pas le Canada? C'est un honneur comme un autre. **LE CANADA DEVRAIT ETRE LE PREMIER PAYS A ABOLIR SES ARMEES.** Nous sommes parvenus à l'heure des grands gestes.

A bien y penser, c'est un rôle "tout craché" pour le Canada. Notre pays, d'ailleurs, par la voix de beaucoup de ses dirigeants (excluons tout de suite M. Diefenbaker, lui et ses abris nucléaires format domestique, que ses spectacles — pour enfants seulement — de survie illusoire organisés par des militaires qui s'embêtent, en attendant le "*grand jour*", et dont il faut d'une manière ou de l'autre occuper les loisirs!) notre pays, donc, n'affirme-t-il pas constamment sa volonté de pacifisme?

Le Canada n'aspire-t-il pas à jouer le rôle d'arbitre des peuples, d'intermédiaire entre les Etats-Unis et la Russie ? M. Green, aux Nations Unies, ne se fait-il pas sans cesse le porte-parole de ceux qui clament l'urgence du désarmement, de la dénucléarisation ? Pourquoi, en ces temps dangereux, ne pas étoffer tous ces beaux discours de gestes lucides ?

Le moment est venu pour le Canada de pousser son "pacifisme" jusque dans sa conclusion logique: l'abolition de ses forces armées.

POURQUOI LE CANADA?

— Hé ! Hé ! vous choisissez mal la victime de la paix, utopiste. Pourquoi le Canada ? Bien d'avis sommes-nous qu'il faille un précédent dans le pacifisme. Des apôtres de la non violence, il en faut, c'est sûr. Mais, de là à vouloir faire tenir ce rôle par le Canada, cela nous semble quelque peu inconscient.

On ne désarme pas un pays comme le Canada. Une nation placée comme dans un étau entre les deux plus puissants ennemis de la terre ne doit pas tenter d'expérience hasardeuse dans le domaine du désarmement. Car, pensez-y un instant, grand rêveur ! Quelle proie alléchante alors pour les Russes ou les Américains ! Aussi, quel ferment de conflit russo-américain ! Notre souveraineté nationale ne serait plus qu'un souvenir. La vertueuse neutralité de la Belgique n'a pas empêché l'armée allemande de crever ses frontières. Non ! Non ! Le Canada ne doit pas succomber au mythe de la neutralité.

— Nous ne parlons pas la même langue, "réaliste". Qui vous cause neutralité ? Nous parlons ici de pacifisme ; de précédent dans la non violence et dans la démilitarisation. Etre neutre n'implique pas nécessairement être pacifique, être "déguerroyerisé".

L'Inde est neutre. Est-elle pour cela contre la violence ? Est-elle pour la paix dans ses paroles et dans sa conduite ? Goa définit sa philosophie de la paix. Ce n'est pas de ça que nous voulons !

La neutralité n'a pas affaire ici. La neutralité tient du relativisme. La paix exige de la totalité, de l'entier, de l'absolu. Le pacifisme ne souffre pas d'exception. Il ne signifie pas uniquement aimer la paix, vouloir la paix, rêver de paix ; il signifie: FAIRE LA PAIX. Le pacifiste "ose" la paix ! Une nation pacifique n'a pas d'armée ! La Belgique et l'Inde, tout neutres soient-elles, ont une part de leur population sous les drapeaux.

Suivez-nous bien, citoyen pratique ! De deux choses l'une: ou il y aura la guerre, ou il y aura la paix.

S'il y a guerre, qu'est-il besoin d'une armée pour le Canada ? C'est un fait établi, la prochaine guerre sera la dernière. Tout sera annihilé. 3000 bombes atomiques suffiront, a-t-on calculé, pour anéantir la planète. Or, les Américains, nos charmants voisins du sud, en ont engrangées plus de 75,000. L'envergure du stock russe n'est pas connu. On l'imagine aisément, toutefois.

Nous doutons fort, dans un tel contexte, de l'efficacité ou de l'utilité réelle des armées canadiennes. Elles seront pulvérisées avant d'avoir bougé. L'utopie, en 1962, n'est pas dans l'abolition des armées mais dans le fait de s'appuyer sur elles pour la sauvegarde de la paix.

La distance entre la puissance des armements russo-américains et celle des armées canadiennes est telle qu'elle nie en fait l'existence de nos armes. Advenant la guerre nucléaire, tout se passerait comme si le Canada n'avait pas eu d'armée. Alors, pourquoi persister à nourrir un parasite et un microbe qui ne servira à rien au moment de la guerre ? Ce n'est pas ainsi qu'on fait progresser la cause de la paix.

Au surplus, quelle est donc la raison d'être de l'armée ? Posons-nous la question ? N'est-ce pas d'un côté de défendre la sacro-sainte patrie contre des agresseurs éventuels et, de l'autre, de tenir l'emploi d'instrument de conquête militaire de nations annexées en vertu de la loi de la jungle ? Or, s'il y a guerre nucléaire, la protection ou la défense des frontières nationales sera vaine étant donné ce que l'on sait... De même, la conquête n'existera plus faute de vainqueur et de vaincu.

Mais, ô rêve insensé ! s'il n'y avait pas la guerre mais rien que la paix. Alors, ne discourons pas inutilement. Un monde qui vit dans la paix, un monde qui a banni la guerre, un tel monde ne saurait que faire des armées nationales. Un monde en paix n'a pas besoin de soldats. Le guerrier apporte la mort ; un monde en paix préfère le messager de la vie !

RISQUE DE PAIX?

Est-ce illusion ? Peut-être. Mais qui peut affirmer péremptoirement que la loi des ava-

lanches ne jouera pas en ce domaine. Qui peut certifier qu'un Canada "déguerroyerisé" n'aura pas de disciples ! Qui peut garantir même que son geste ne fera pas boule de neige ?

Il s'agit d'une expérience, encore jamais tentée dans de telles conditions. Serait-ce un risque de guerre de plus ? En un moment où de féroces armées attendent chacune le moment de se pulvériser, les risques de guerre pullulent déjà.

Et si c'était le contraire. Si la "déguerroyerisation" était plutôt un *risque de paix !* Eh bien ! S'il en était ainsi, cela changerait pas mal de choses. Un risque de paix en plus ne serait-il pas un risque de guerre en moins ? Et un risque de guerre en moins, quelle contribution à la paix !

Rien de plus sot, rien de plus faux, rien de plus insensé que le "si tu veux la paix, prépare la guerre" ! A n'avoir de cesse que la préparation de la guerre, on finit toujours par la recevoir sur la tête, un jour ou l'autre. C'est une évidence tellement banale, qu'on se demande pourquoi elle n'a pas encore fait carrière.

Songer que la paix est assise sur une certitude aussi mince, aussi chancelante, aussi relative que celle de l'équilibre de la terreur nucléaire, de l'équivalence des puissances militaires, ça donne le frisson !





Pierre VADEBONCOEUR

"I find it difficult not to get a little fanatical because the issue is so large. It is the largest there has been since Noah and we have no ark."

BERTRAND RUSSELL
cité par MacLean's

IL EST EVIDENT que les peuples marcheront. A en juger par le temps de paix, il est évident qu'ils n'opposeront pas la moindre résistance à la guerre. Certes, nous sommes fort occupés. L'article à faire, la convention à négocier, l'affaire à terminer, l'élection à gagner, le cours à préparer, le courrier à dépouiller, nous sommes très occupés. Nous ne sommes pas, non plus, très forts. Nous n'agirons donc pas, car à quoi bon ? La seule chose, cependant, c'est qu'il n'y a pas à espérer que le *non* irrationnel, le *non* catégorique, le *non* à outrance, celui de la raison absolue, celui des entrailles, le refus sans condition, sorte des peuples ; le genre humain est muet comme le sol.

Il n'y a rien à espérer non plus des gouvernements: le *non* qu'il faut que l'humanité profère ne saurait ni sortir d'eux, ni traverser leur bureaucratie. Les gouvernements n'existent pas. Ici encore, c'est une question d'individus: ils ne comptent, par le monde, que quelques individus capables d'écouter l'homme. Les gouvernements n'existent pas: le test, c'est qu'ils ne peuvent crier le définitif refus qui nous sera compté au jour de la destruction. Ils ne sont donc, dans les circonstances actuelles, d'aucune manière, de l'humanité. Ils ne contiennent pas dans leur carcasse de quoi déterminer le réflexe de l'instinct. Les gouvernements sont donc, à l'âge atomique, les ennemis mortels de l'homme. Ce sont des bêtes d'apocalypse. Leurs conventions sociales respectives leur sembleraient tout ce qu'il y a de plus important. La Bête sera lâchée dans le monde sur l'ordre d'un premier ministre ou d'un président, eux-mêmes poussés par des soldats, par des bureaucrates ou par des hommes d'argent.

Les idées elles-mêmes seront poussées jusqu'à la guerre. Les idées seront conduites jusqu'à la destruction de tout. Les gouvernements, incapables de faire un seul mouvement d'instinct, sont au contraire bourrés d'idées systématiques. Nous sommes pris, car le cri que chaque homme lance du plus profond de son instinct s'étouffe dans la mécanique d'un gouvernement: le robot bien informé ne peut qu'agir ! Imaginez un seul instant le gouvernement Lesage, au mépris de la mécanique constitutionnelle qui le régit et de la mécanique économique qui le garde au pouvoir, proclamant un jour, sous l'urgence-humanité: le Québec, terre de neutralité ! Or, les choses à faire seront de cet ordre d'extravagance. Ou nous porterons la responsabilité affreuse d'avoir été logiques.

Vous savez bien que je n'exagère pas et que la résignation et l'inaction sont à peu près générales. Vous savez d'autre part que l'enjeu est toute l'humanité. Vous savez que tout doit être tenté et que presque rien ne l'est. Tout doit être suspendu, arrêté, pour que passe à travers l'humanité la seule parole qui compte: le mot paix. La minute de silence de l'Armistice doit devenir l'immense minute-lumière d'inaction contre la guerre nucléaire. Le souvenir doit se rappeler d'un point d'éternité, non plus un onze novembre qui n'a plus d'importance, mais le onze novembre initial d'une guerre qui ne sera pas !

Cela ne se fera pas sans d'énormes gestes des foules, puisque les gouvernements, loin de repousser la guerre, l'envisagent au contraire comme possible. L'homme n'a plus qu'à compter sur lui, au mépris de ceux qui le gouvernent.

★

CONNAISSEZ-VOUS *ROLAND GIGUÈRE ?*

Gilles MARCOTTE

ROLAND GIGUERE, à la ville, nous parle d'une voix douce, presque feutrée. Il ne faut pas s'y fier. Il y a de grandes violences là-dessous, et de rudes combats. Mais elles sont réservées à la poésie. Il parlera plus volontiers de son métier d'éditeur — un métier qu'il pratique avec une compétence, une passion qui vont jusqu'au dernier détail. Ses poèmes, tous, il les a composés par la plume et par le plomb, et il nous paraît que ce n'est pas un hasard si sa poésie arrive à la maturité, dans les "Armes blanches", en même temps qu'il atteint, comme typographe, dessinateur et maquettiste, à une étonnante perfection. Roland Giguère appartient à cette race exceptionnelle qui vit l'aventure de la parole dans sa configuration à la fin matérielle et spirituelle. On pense à Péguy, qui passait de longues heures, et parmi les plus heureuses peut-être, à travailler avec les typographes. Mais Giguère a des moyens que Péguy n'avait pas: il est à la fois l'écrivain, le poète, et l'artiste graphique.

Son oeuvre est la plus riche et la plus considérable qu'ait produite au Canada français un poète de trente ans. Dès avant 1950, il avait publié quelques recueils: "3 pas", "Faire naître", "Le poème mobile", "Les nuits abat-jour", dont le tirage limité avait réduit l'audience à un petit groupe d'amis, d'initiés, engagés avec lui dans une aventure à dominante surréaliste. Ouvrons d'abord "Midi perdu", un long poème que Giguère publie en 1950, et qui résume la première étape de son aventure poétique. C'est le poème de l'enfance et du bonheur dévastés. Déjà la fin du monde, la fin d'un monde. Il y avait l'enfance comme une grâce, et voici que la maturité se présente comme une trop violente tourmente, une incandescence absurde. Le déchirement de midi s'articule en alchimies de métal et de feu, de pierre et de cendres:

Enflammés de toutes parts les enfants s'enfuient, et quel est le feu? c'est le "feu adulte", le "midi plaisir fané" d'une vie qui refuse son précédent. Quand Roland Giguère commence de parler, il est déjà trop tard: le bonheur est passé, les chances de la vie semblent irrévocablement compromises.

Eh! bien, dit le poète, nous en prendrons notre parti. Puisque la vie se présente à nous dans ce désordre et ce désarroi, puisqu'elle est cet absurde incendie, nous allons nourrir l'incendie, le provoquer, pour voir jusqu'où cela peut aller:

> Je suis debout
> accoudé à la dernière barrière de l'être
> l'oeil rivé aux petites explosions
> qui secouent les galeries
> je me souviens avoir déposé des mines
> [un peu partout
> dans l'intérieur
> pour voir le sang mêlé à des corps
> [étrangers
> histoire de voir.

Ainsi parle Roland Giguère dans le poème liminaire des *Yeux fixes,* celui de ses recueils qui accomplit le plus puissamment la vocation de l'élémentaire. "Ainsi je me trouve au niveau du métal", écrit-il, et il se voit "une goutte de mercure affolée dans une assiette de verre", bouche de volcan crachant le feu; emporté, dissous dans une apocalypse de matières en fusion. Le passé, point final. Le poète se tourne résolument vers un avenir de vide et de feu, et il s'y projette avec une violence inouïe. Il ne s'agit pas d'aller quelque part mais seulement d'avancer, de mettre un pied devant l'autre, sans jamais s'arrêter, sans un regard en arrière. Il est trop tard pour regarder en arrière, pour espérer un bonheur qui serait l'enfance préservée. Tous les bonheurs sont brûlés, toutes les voies humaines sont bouchées. Le poète s'engage dans ce tunnel de lave et de feu, et il devient lui-même chacun des éléments qui l'emportent. Il est le fleuve, il est le feu, il rêve d'un éclatement de lui-même et du monde qui serait une immense purification. Puisque la pureté des origines est perdue, il imagine d'en retrouver une autre par la destruction violente d'un réel qui le refuse, et que lui-même refuse. Plutôt sauter avec le monde, que de l'accepter tel qu'il est. La révolte absolue, incandescente, coule dans une prose hachée, haletante, qui, dirait-on, survole ses mots plutôt qu'elle ne les utilise, et n'est pas sans rappeler Henri Michaux:

"Bientôt le volcan sonnera midi et je serai dans sa bouche crachant le feu et la lave qui envahiront des milliers de villages squelettiques où vivent des êtres éteints, sans le moindre regard d'espoir, sans le moindre chant sur leurs lèvres écroulées comme une dentelle. Je serai

au centre du feu, explosant comme une grenade, projetant partout le sang avalé depuis vingt années, le sang qui depuis vingt ans va du coeur à l'extrémité des doigts et revient sur ses pas, à chaque fois plus exténué, plus pâle et plus découragé de ne pouvoir aller plus loin."

Mais IL FAUT aller plus loin : "Tout est devant". Faire éclater le vieux monde, en arracher les dernières racines, pour faire place à l'univers naissant du désir et de l'espoir. *Yeux fixes* se veut à la fois l'apocalypse et la génèse d'un homme et d'un monde. Car, au bout de cette course au désastre, apparaît une espérance, et l'on s'aperçoit que l'aventure avait un sens de résurrection. Eclatement voulait dire libération ; au-delà du feu, au-delà de tout, c'est une lumière qu'on cherchait, ou cette courbe du repos dont parle à la fin le poète, "la courbe qui permet de soutenir, de respirer".

En cela, *Yeux fixes* marque une rupture violente, décisive, dans l'oeuvre de Roland Giguère, et j'oserais dire dans la poésie canadienne-française. Voici, enfin, la révolte nette et pure contre les miroirs d'un passé moisissant ; le pari franc, décidé, sur l'avenir. Les *Yeux fixes* sont l'acte d'un homme qui accepte de tout perdre, parce qu'il y a tout à gagner. Sans doute, à ce moment, son pari n'est-il pas totalement dégagé des équivoques de la fuite en avant. L'extrême rapidité, la violence de son mouvement nient, en même temps qu'elles l'appellent, le projet de la fraternité. A l'extrémité de l'effort une solitude s'affirme sans brisure, malgré la clameur du renouveau.

Le projet de fraternité, c'est dans "Les Armes blanches" qu'il commence de s'accomplir. Roland Giguère reconnaît, au-delà des aventures du métal et du feu, la pure exigence du pain. Après la déflagration de l'être dans un désespoir absolu, voici le

mince filet de voix qu'il ne faut pas briser,

voici

les blés couleur de nos bras
les blés couleur d'homme

voici

un ovale blanc un visage d'enfant.

Humble retour au quotidien de l'homme, aux "yeux du pain", dans le silence des "heures lentes". Mais le titre même du recueil indique bien que la paix reste encore à occuper, que les métaux en fusion ne sont pas tout à fait devenus ces "pierres précieuses dans nos mains calmes"...

Armes blanches : nous avions déjà rencontré cette image dans la poésie de Roland Giguère, Dans "Midi perdu" :

armes blanches à la main
la nuit attaquait de partout
le jour faiblissait

Les armes blanches sont les armes de l'ennemi, de la mauvaise nuit, de la mauvaise mémoire. Dans *Yeux fixes,* le poète luttait contre elles à armes égales : métal contre métal. Une volonté tendue dans le noir. Il s'agit maintenant d'une tout autre lutte. Il faut sauver cette "nappe mince du présent" qui est le lieu de l'homme. Contre la magie des extrêmes, le poète engage le combat d'une conscience désormais accordée aux rythmes du temps. C'est le combat pour vivre — "Continuer à vivre", dit le premier poème du recueil — et il exige avant tout le patient ouvrage de la reconnaissance de soi, et des autres. Pour la première fois le "nous" de Roland Giguère sonne pleinement vrai, parce qu'il fait appel à l'homme total. Un homme entreprend le voyage du salut, et du coup c'est l'humanité qui se met en marche, dans une vaste amitié.

Ce qui, dans *Les armes blanches,* fait échec aux mirages "d'un monde que nous avions déjà renié", c'est la conscience, et c'est le sang. Un poème, "Les yeux du pain", signale avec une netteté particulière en deux groupes d'images fortement contrastées, la dialectique nouvelle qui informe la poésie de Roland Giguère. D'abord ce sont des images minérales, des images de dureté : "cristaux noirs de charbon-diamants", "boulet noir", "émail corrodé". Puis le second groupe invoque des réalités de douceur et d'accueil, les fleurs, le pain, les "blés couleur d'homme" et "couleur d'un regard". Mais le rythme du vers ne signifie pas moins profondément, à cet égard, que les images. Plus que les images, même, il avoue une tendresse, un accord avec les êtres et les choses qui abolit la nécessité du métal. Et qui donc a dit que la jeune poésie, au Canada français, avait perdu le secret du chant ? Lisez l'admirable, le très grand poème intitulé "Roses et ronces" :

Rosace rosace les roses
roule mon coeur au flanc de la falaise
la plus dure paroi de la vie s'écroule
et du haut des minarets jaillissent
les cris blancs et aigus des sinistrés...

Ce poème seul, ample et vif, d'une constante richesse de parole, où le mouvement de conscience épouse les rythmes d'une large incantation, suffirait à faire reconnaître en Roland Giguère l'un des quelques poètes authentiques et vraiment singuliers de notre époque. A trente ans, le poète des *Armes blanches* impose un langage, une imagerie, un rythme, qui sont indiscutablement le visage d'un homme.

On peut s'étonner que le livre suivant de Roland Giguère, "Le défaut des ruines est d'avoir des habitants", ne fasse pas état — du moins avec une suffisante évidence — de la distance parcourue dans "Les Armes blanches".

L'ombre de Michaux plane sur ce recueil, comme sur les "Yeux fixes", et les mêmes thèmes y sont repris, dans une optique semblable. C'est que la plupart des pièces du "Défaut des ruines" ont été écrites avant "Les armes blanches", c'est-à-dire de 1950 à 1953. J'hésite à écrire : poème, car les textes de ce livre accusent un détachement, une distance par rapport à l'engagement poétique. "Le défaut des ruines..." accompagne l'oeuvre de Roland Giguère, de 1950 à 1956, comme une sorte de commentaire, à mi-chemin de l'emportement poétique et de l'élucidation critique. Toutes les images fondamentales de l'oeuvre y sont présentes, mais insérées dans le mouvement d'une méditation qui s'offre les loisirs, les détours de l'examen de conscience. Comparez à cet égard "En pays perdu", écrit en 1956, et les "Yeux fixes". Dans le premier texte :

"A l'ouverture des rideaux, seul témoin, regarder froidement le spectacle d'un passé incendié n'appelle pas nécessairement la métamorphose en statue de sel. Ce qui est devant, qui vient, ou ce que j'imagine être devant a toujours eu sur moi la plus forte attraction..."

Et dans les "Yeux fixes" :

"Je suis debout

accoudé à la dernière barrière de l'être

l'oeil rivé aux petites explosions

qui secouent les galeries

je me souviens avoir déposé des mines un peu partout..."

La situation décrite dans l'un et l'autre texte est bien la même. La différence est celle de la méditation par rapport à l'action. Mais encore ne faut-il pas forcer la distinction, car jamais Roland Giguère n'échappe totalement à ce qui le fait poète, à cette constellation d'images qui se retrouve de livre en livre, subtilement altérée par le besoin de dire et les exigences d'une plus grande maturité.

La suite des "Armes blanches" est assurée, bien plutôt que par "Le défaut des ruines...", par "Adorable femme des neiges" (1959). La poésie de Roland Giguère se transforme encore, au point qu'il ne serait pas exagéré de parler à propos de ce recueil, d'une révolution. Un nouveau seuil est franchi et pour la première fois le poète, au-delà des révoltes nécessaires, pose l'image de la femme comme le symbole à la fois d'une acceptation, d'une habitation, et d'une aventure nouvelle. Quand Giguère écrit ce recueil, à Aix-en-Provence, il y a déjà quelques années qu'il vit en France, et le thème de l'exil, ou plus précisément de l'ailleurs, s'y mêle à celui d'une tendresse retrouvée.

Hier tu n'étais pas

aujourd'hui tu flambes

ardente au courant des saisons

tu ruisselles aux flancs des falaises

et te courbes dans le noir

ailleurs pour te posséder

on détruit ton visage

on t'invente une histoire

Ailleurs, c'est-à-dire au pays de neige, l'abstraction dépouillait, décharnait ce visage de femme qu'un soleil vif maintenant fait renaître à la vie, à l'espérance, à la reconnaissance de soi. Roland Giguère n'a jamais rien écrit d'aussi léger, d'aussi pur, d'aussi heureux, que ces poèmes de l'amour donné et partagé. Le langage s'est réduit aux images les plus simples, aux images premières. C'est le feu encore, mais non plus l'incendie dévastateur de "Midi perdu". C'est l'extrême encore, mais un extrême d'abondance et non de déréliction. Les symboles permanents de la poésie de Roland Giguère s'y transforment, par une étrange alchimie, dans le sens du bonheur. Le feu devient or, et les astres, tout à l'heure emportés dans un vertige d'apocalypse, retrouvent une légèreté favorable...

Pour ta réalité offerte

mille légendes dorées

pour ta beauté secrète

une ceinture d'astres légers.

"Adorable femme des neiges" contient les premiers poèmes d'"amour fou", d'amour heureux, de la littérature canadienne-française. Et c'est à Aix-en-Provence qu'ils furent écrits. On tirera de ce fait la leçon que l'on voudra. D'aucuns parleront de démission par rapport aux origines du poète, mais on répondra qu'un beau poème est une réponse suffisante à toutes les accusations. Parti à la recherche du soleil, il n'est pas étonnant que Roland Giguère l'ait trouvé ailleurs que dans son pays de neige. Mais qui nous dira si cette prise de possession de la lumière n'accomplit pas une vocation authentiquement canadienne ? si même elle n'était pas nécessaire à la réelle occupation de l'*ici*, dans la santé et le bonheur ?...

L'oeuvre, déjà vaste et riche de Roland Giguère nous réserve sans doute encore beaucoup de surprises. De "Midi perdu" à "Adorable femme des neiges", elle accomplit un trajet qui est le signe le plus sûr d'une grande vocation poétique. L'oeuvre de Giguère est celle de la vie, lentement, durement, splendidement conquise.

★

ART ET ARCHITECTURE

UN MÉNAGE D'ARTISTES

Guy VIAU

I — RITA LETENDRE

SI QUELQUES-UNS de ses tableaux anciens s'évanouissent dans le fade et l'inarticulé, si d'autres figurent l'univers de sentiment léger, tendre et suave qu'on imagine volontiers le fief privilégié de la sensibilité féminine, toute l'oeuvre récente de Rita Letendre ne correspond plus à cette notion étroite, limitée, exclusive que par inconscience et complexe de supériorité, beaucoup d'hommes se font des femmes. L'ère Marie Laurencin est révolue.

Il est vrai que c'est la découverte de Watteau qui donna à Rita Letendre, petite villageoise de treize, quatorze ans, le goût de peindre, et de peindre des personnages qu'elle qualifie aujourd'hui "de violents et de dégoulinants" mais qui alors, dans son esprit, s'accordaient avec ceux de la Balançoire et avec l'Arlequin. Mais, plus tard, à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, l'enseignement lui parut mièvre, à l'eau de rose, exception faite, dit-elle, de celui de Tonnancourt, Simard et Brisset. Elle quitta l'école après un an, non sans avoir, contre l'avis de ses professeurs, donné son appui à l'Exposition des Rebelles, en 1950.

C'est là que, devant les oeuvres de Borduas, elle reçut le coup de foudre. Elle se mit à fréquenter les Automatistes et, tout de suite, se trouva chez eux comme chez elle. Elle était de la famille avant même d'y entrer. Et sa peinture opéra tout naturellement le passage entre les tâtonnements du rapin et l'affirmation chaque jour plus ferme de son individualité. Elle n'eut rien à renier non plus : avec le recul des années, elle s'aperçoit aujourd'hui que ses premières toiles automatistes n'étaient que des paysages à peine imaginaires. Et insensiblement, avec le plus grand naturel, elle laissa tomber ce qu'elle appelle "toutes les défroques de la représentation".

Parlant de recul, Rita Letendre raconte aussi qu'elle devait alors habiter une chambre-atelier si petite qu'il lui fallut accrocher un miroir derrière elle afin de pouvoir, en cours d'exécution, considérer ses tableaux avec la distance nécessaire. Heureusement, l'été, qu'elle pouvait peindre au bord de la mer, à Port-Daniel, en Gaspésie, dans une cabane au loyer de quatre dollars par mois, et que le poisson lui était donné par des pêcheurs compatissants. Entre pauvres, on se comprend.

Passons sur les années des mille métiers, mille misères : trois semaines à gagner quelques sous comme serveuse ou comme caissière de restaurant, dessinatrice, typographe ou photographe, puis trois semaines de liberté, c'est-à-dire de peinture. Aujourd'hui, elle ne fait plus que peindre. Elle est un bourreau de travail mais, pour elle, la peinture représente très exactement la liberté. "Autrement, dit-elle, on ne serait que des êtres civilisés".

Ce goût farouche de la liberté, elle le tient sans doute de son ascendance indienne. Et l'angoisse qu'elle éprouve en travaillant, qui est celle de tout artiste en quête d'au-delà et d'absolu, n'est peut-être pas tout à fait étrangère au fait que dans son enfance, au retour de l'école, les petits camarades la traitaient de "sauvagesse" et lui lançaient des cailloux.

Rita Letendre aime passionnément Jérôme Bosch et le jazz, Grünewald et l'art aztèque, Munch, Tapiès, Fontana et Borduas. Pour l'instant, elle se prépare à voyager en Europe mais ne rêve, au retour, que d'un immense atelier où elle pourra s'en donner à coeur-joie sur de grands tableaux.

Mais quel que soit le format de ses tableaux, cette jeune femme toute menue, peint grand. Sa peinture est fougueuse, mais aussi réfléchie que passionnée ; le geste aussi rapide qu'est lente la réflexion. Rita Letendre déclare plaisamment que son principal instrument de travail, c'est la chaise sur laquelle elle s'assied interminablement à interroger ses tableaux, à s'interroger devant ses tableaux.

Or ses tableaux sont des affirmations à l'emporte-pièce, primaires et raffinées, barbares et

somptueuses. Conçus dans une étroite et secrète complicité avec la matière, ils procurent une impression de monde brut, vierge, qui a la fraîcheur de tout ce qui commence, l'exubérance de tout ce qui est matin, suggérant des cataclysmes naturels, je ne sais quelles planètes en fusion.

Femme, Rita Letendre incarne la puissance et par son intuition et son lyrisme, elle préfigure un demain, un rêve rempli de merveilles.

II — ULYSSE COMTOIS

D'habitude, les parents veulent pour leurs enfants un avenir assuré et des routes de tout repos. Ulysse Comtois a eu des parents exceptionnels qui, depuis toujours, avaient décrété que leur unique enfant deviendrait un artiste. Le père, machiniste et menuisier dans une petite ville de province, achète à son fils de cinq ans des pinceaux et des couleurs et l'amène fréquemment à Montréal visiter des peintres, sans oublier celui qui exécute des paysages, sur commande et de mémoire, dans un stand chez Dupuis Frères. "Un père pas banal et assez anarchiste, précise Comtois, et de qui j'ai hérité l'indépendance d'esprit et un solide scepticisme devant toutes formes d'autorité".

Circonstance aggravante, une religieuse — "pas idiote", souligne encore Comtois — lui donne des cours, à l'âge de huit, neuf ans, et lui propose rien de moins comme modèle que Manet.

Enfant sage (dans le sens d'inspiré, non de soumis), Ulysse Comtois ne s'est pas révolté. Tout comme il condescendit à suivre ses études secondaires, "bien que ça, dit-il, me sembla loufoque". Assez curieusement, cependant, il avait la bosse des mathématiques et, au premier cours d'algèbre, il posa au professeur des questions si embêtantes que celui-ci refusa d'y répondre. A son tour, Comtois refusa — et pendant deux ans — d'apprendre les leçons, de remettre les devoirs et de passer les examens, ce qui ne l'empêcha pas d'être reçu au baccalauréat. Ulysse Comtois n'a jamais aimé l'école, aucune école. Il ne resta qu'un an à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

C'est comme surnuméraire dans les imprimeries que Comtois commence à gagner péniblement sa vie. Il eut pu réussir une honorable carrière de dessinateur publicitaire, mais le métier l'ennuie profondément. Pendant six ans, il devient monteur dans des studios de cinéma et de télévision. Il aime le documentaire scientifique, particulièrement les films des frères Eames de New-York, et se propose d'en faire un jour. Autrement, ses préférences, en art, vont aux dadas plus qu'aux artistes sérieux, et singulièrement aux dadas qui s'ignorent : le personnage de Don Quichotte, les oeuvres de l'architecte Gaudi, le château du facteur Cheval, les tours de Watts, à Los Angeles. Mais une admiration domine, Paul Klee, qu'il découvre à vingt-trois ans.

Il arrive encore à Ulysse Comtois de soupirer : "Peindre par esprit de révolte, c'est exaltant. Peindre par obéissance, quelle corvée!" Comtois est pince-sans-rire. Ses oeuvres, sinon l'ironie de son regard et de son sourire, le trahissent. Elles sont marquées par la joie d'inventer. Mais alors que les tableaux exposés à *Espace* 55 ou aux *Trente-cinq peintres dans l'actualité* étaient spectaculaires et un peu vides, décomposition de l'espace et des formes en mosaïque aux couleurs vives, exercices de haute école (Comtois connaît admirablement bien son métier), mais travaux de laboratoire, ceux qu'il peint aujourd'hui se sont enrichis d'un long silence, d'une lente maturation. Ils sont faits avec rien : matières grisaillées aux textures fines, réparties en plages ou en stries parallèles, compositions dépouillées, occupées seulement, si je puis dire, par de l'espace. S'ils rappellent quelque chose de Paul Klee, c'est sans les créatures fantasmagoriques de celui-ci. Quelques-uns reçoivent des personnages, mais réduits à des signes hiéroglyphiques, sinon même à des ratures. Cependant, ils portent des titres qui font allusion à la nature, et ces titres ne représentent pour le peintre qu'un moyen d'identification — on aurait tort d'y chercher une clef — mais sont fort bien choisis. Ils mettent sur une bonne piste. Car ses oeuvres constituent des équivalences claires de la nature, d'une nature non pas prise sur le vif, mais profondément assimilée par une intelligence de peintre. Les "paysages" d'Ulysse Comtois sont nourris de tout le suc et la saveur d'un tempérament qui allie la finesse d'intuition et l'humour inconscient (?) d'un paysan-poète.

Depuis quelque temps, Comtois s'est mis à la sculpture. D'abord fortement dadaïsante, elle devient de plus en plus organisée, soucieuse d'équilibre inattendu et affirmant dans l'espace une présence étrange qui se fait de plus en plus grave. Elle ne se départit pas pour autant de son humour, créé par la ressemblance fortuite avec de véritables machines. Mais machines à ne rien faire, sinon à nous venger du machinisme et à fabriquer des objets de contemplation.

★

CHRONIQUE DU TEMPS PERDU

Quand François Guillier fait l'oeuf...

Yerri KEMPF

C'EST en assistant à la première du nouveau spectacle du "Centre" au Théâtre-Club que j'ai découvert une filiation au héros de la pièce qui ne m'était pas encore venue à l'esprit. J'avais pourtant lu et relu "Chair et Cuir", le roman — remarquable — dont Félicien Marceau a tiré "L'Oeuf" et assisté à la création de la pièce à l'Atelier. Ç'avait été un grand soir : Paris découvrait un nouveau talent ! Prestige de la scène ! Ce que plusieurs romans — tous éclatants de dons — n'avaient pas valu à Marceau, sa pièce le lui apporta en une soirée. Pourtant, à mon sens, "L'Oeuf" n'était qu'un [illegible] "digest" du roman, autrement riche... Seulement il y a le "ton" Marceau qui trouvait là une occasion de se faire entendre, et comme c'est un ton qui s'impose d'emblée...

Et enfin, il y avait dans le rôle de Magis, personnage-pivot, un certain Jacques Duby. Pour lui aussi ce fut la consécration. Déjà remarqué dans le spectacle précédent de l'Atelier "Les Oiseaux de lune" (Marcel Aymé), Duby cette fois transporta la salle et allait transporter le public durant des mois et des mois, car "L'Oeuf" fut un des grands triomphes parisiens de l'après-guerre. Le candeur de cet acteur conférait au texte une authenticité qui en accentuait l'inlassable cruauté : comme une armée de fourmis rouges dévorant tout ce qui tombe sous leurs mandibules, les mots de Marceau détruisent toutes les façades qui servent de cadres à notre vie de tous les jours. Un joyeux jeu de massacre !

La première partie, sorte de bal musette de la médiocrité, exige une mise en scène légère, rapide, pirouettante et des interprètes infaillibles. L'exiguïté du plateau du Théâtre-Club rendait pareille réalisation encore plus périlleuse, aussi faut-il féliciter Guillier d'avoir triomphé de cette difficulté. Par contre sa distribution ne parvient pas à satisfaire entièrement, bien que certains éléments soient parfaits. Je songe à Jean-Louis Paris et Hubert Loiselle qui campent leurs silhouettes dans le style qui convient. Style à mi-chemin du réalisme et de la caricature. Les autres interprètes sont ou trop réalistes ou trop caricaturaux.

La seconde partie constitue presque une pièce à part : Magis nous donne une leçon d'assassinat et sa démonstration est irrésistible : sa femme est punie de mort pour adultère et l'amant, péril du foyer, part aux travaux forcés sous les acclamations du quartier et du public. C'est d'une férocité admirable. Dans le rôle de l'amant, Jacques Zouvi, fait preuve d'un réel talent comique. Reste le personnage principal, Magis, qu'interprétait François Guillier. Rôle écrasant puisqu'il doit rester en scène du début à la fin de la pièce ! Guillier déploie pendant tout le spectacle tout son talent, mais il lui manque la candeur innée de Duby. Aussi tous ses efforts restent vains. Mais c'est peut-être grâce au détachement que j'ai ressenti à cause de cela, que j'ai découvert la filiation dont je parlais au début de cet article : le père de Magis s'appelle Topaze ! Et "L'Oeuf", c'est "Topaze, frère-prêcheur" ! Là où Pagnol s'était contenté d'écrire une solide pièce traditionnelle, Marceau a voulu tirer toute une philosophie. Comme en plus il a abordé la scène avec une étonnante liberté et qu'il a su habilement mélanger ses cartes — certaines viennent tout droit du cabaret — il a composé un divertissement d'une grande originalité. D'autant plus que sa langue a une saveur très particulière. Aussi le spectateur ne regrettera pas sa soirée. Les décors de Kanto et la musique de Jean-Marie Cloutier habillent le texte avec bonheur.

REMONTONS LE SIECLE AVEC SACHA GUITRY

En revoyant "Faisons un rêve" dont la création remonte à 1916, j'ai été victime d'un curieux phénomène. Le titre a peu à peu changé de sens ! Sacha Guitry nous conviait à un rêve d'amour... Il est devenu pour moi un rêve d'histoire. Brusquement je me suis rendu compte que c'est une autre époque qui rêvait devant nous, l'époque 1900, l'époque des cinq à sept, l'époque de "Bel Ami". Il faut dire que j'avais été préparé à cette illumination par M. Jean Duceppe et je suis heureux de pouvoir profiter de la reprise — très au point — de "N'écoutez pas Mesdames" et qui connaît un succès mérité, pour faire amende honorable. M. Duceppe m'avait en effet signalé cet automne que les reproches que j'avais adressés au metteur en scène François Cartier étaient injustifiés puisque c'est Guitry lui-même qui indiquait dans son texte que les messieurs restaient couverts. Cela me laissa rêveur. Et inquiet. Pour en avoir le coeur net, j'ai procédé à de petites recherches qui m'ont appris qu'avant la guerre de 1914-18 la politesse voulait que les hommes restassent couverts ! Ainsi du côté de chez Proust, Mme de Villeparisis reproche à son neveu Robert d'entrer tête nue dans son salon. Autres temps, autres moeurs !

C'est par de semblables détails que nous surprenons les rides que laisse une époque dans les oeuvres qui portent témoignage. Et le public — ou le critique — réagit mal par ignorance. Ce fut le cas de celui de Paris qui cria : "Chapeau, chapeau !" lorsque les Allemands, du temps de l'Occupation, présentèrent le film tiré de "Bel Ami" et qu'on y voyait des hommes à chapeau de haute forme planté sur la tête.

"Faisons un rêve" est donc un éblouissant retour en arrière. Les amours légères de nos grands-mères pétillent sous nos yeux et nous grisent. C'est Léautaud qui appréciait tant le théâtre de Sacha Guitry, — qui en a peut-être le mieux analysé la nature de l'amour : "L'amour, c'est le physique, c'est l'attrait charnel, c'est le plaisir reçu et donné, c'est la jouissance réciproque, c'est la réunion de deux êtres sexuellement faits l'un pour l'autre. Le reste, les hyperboles, les soupirs, les "élans de l'âme" sont des plaisanteries, des propos pour les niais, des rêveries de beaux esprits impuissants. La passion, c'est le feu que met en nous ce plaisir. Le sentiment, c'est l'attachement à ce plaisir et comme qui en dirait la gratitude, si ce mot pouvait s'employer en amour". Tout Sacha et toute cette époque raisonnaient de la sorte. A la "douceur de vivre", célébrée jadis par le Prince de Bénévent, a succédé le plaisir de vivre. Le plaisir est le moteur même de toute l'oeuvre de Guitry : ses "mots" qui

fusent, qui font la roue, jettent les derniers feux d'une société révolue où l'oisiveté était la mère de tous les plaisirs... Comme l'a noté un autre homme d'esprit de l'époque : "L'adultère était le fondement de la société, puisqu'en rendant le mariage supportable, il assurait la perpétuité de la famille". Il est de bon ton aujourd'hui d'afficher du mépris pour les moeurs de nos grands-parents. En ce qui me concerne, je ne vois pas en quoi le recours aux call-girls de mes contemporains et la pratique des "parties" autorisent pareille condescendance.

Grâce au talent de Robert Lamoureux, nous avons l'illusion que ça dure et que le rêve 1900 est toujours le nôtre. Cet acteur d'un naturel stupéfiant s'est substitué à Sacha Guitry et l'a rajeuni. Il accélère le tempo, brise le rythme — solennel — des phrases et leur donne un côté dégingandé qui les modernise. Si spontané est son jeu, qu'on croit qu'il improvise ses répliques. Cette interprétation exemplaire enchante la salle et "l'amour flotte dans l'air à la ronde" comme on chantait... en 1900 !

AU THEATRE GESU, YVES MASSICOTTE S'IMPOSE

Je ne connaissais pas le "Roi Cerf" de Carlo Gozzi. C'est une pièce pleine de merveilleux : un perroquet moqueur, une statue qui s'esclaffe, de la métempsychose... Grâce à la musique de Georges Savaria et aux décors et costumes de Jean-Louis Garceau, cet univers irréel existe sur la scène du Gesù. Grâce aussi à une mise en scène rêveuse d'Yves Massicotte qui fourmille de trouvailles poétiques. Il est toujours possible de jouer pareil texte dans un rythme plus rapide, plus italien, mais ce monde où les cerfs et les ours se mêlent aux humains dans leur course vers le bonheur peut aussi se concevoir tel que Massicotte l'a réglé. Après tout les gondoles de Venise — Gozzi était Vénitien — glissent doucement sur les flots !

Parmi les nombreux interprètes, j'ai noté l'abattage et l'autorité de Ronald France, la truculence de Monique Aubry, la fraîcheur soupirante de Margot Campbell, la noblesse et la prestance de Bertrand Gagnon, l'élégant Gilles Marsolais, les dons comiques de Jean Richard, Louis de Santis, Claude Saint-Denis... En somme beaucoup d'ingrédients heureux...

Dans le Groulx-digest du "Dépit amoureux" de Molière, c'est encore Yves Massicotte le grand triomphateur : il interprète le rôle de Gros René avec une maestria de haulte graisse. Bravo Yves Massicotte ! Et Marinette (Jocelyne France), lui donne la réplique avec la vivacité et l'esprit qui conviennent. Le duo sentimental permet à Claude Préfontaine de pousser Molière du côté de Musset, ce qui n'est pas désagréable.

LE MIRACLE DE MME CHIRIAEFF

Ce qui m'a frappé dans le dernier spectacle des Grands Ballets Canadiens, c'est le goût raffiné qui préside au choix des décors et des costumes : Mme Chiriaeff ne se trompe jamais puisque faisant appel à trois décorateurs et à trois costumiers différents, elle a chaque fois une réussite visuelle à son actif. La noblesse solaire du Grand Siècle (Mark Negin - Joséphine Boss), les jeux espiègles des Arlequins (Jean-Paul Mousseau - Richard Lorain) et l'évocation d'amours bucoliques (Robert Prévost - Edward Caton) se succèdent sans défaillance et l'on va d'émerveillement en émerveillement. D'autant plus que la technique de la troupe marque un net progrès et que certains éléments : Brydon Paige, Vincent Warren, Roger Rochon, Milenka Niderlova, Véronique Landory réalisent de fort jolies performances. Le premier danseur Eric Hyrst n'a plus rien à envier à des étoiles aux noms prestigieux. Quant à Marguerite Mercier, truite légère et bondissante, elle apporte au ballet de la "Fille mal gardée" une poésie immaculée... La chorégraphie mêle avec un grand art l'humour à cette poésie. Oui, chapeau devant Mme Chiriaeff !

UN MARIVAUX DE QUAT'SOUS AU TNM

J'ai beaucoup souffert à l'Orphéum. Dans une mise en scène à la charrue, un décor sans grâce et sans classe, des interprètes attifés au rabais jouent laborieusement une sorte de lourde farce paysanne. Pauvre Marivaux ! Lui qui était le raffinement, la distinction, l'esprit... Sa "Double inconstance" est devenue une double trahison : Celle de Georges Groulx, responsable de la mise en scène et celle de Robert Prévost, responsable des décors et costumes. J'ai espéré un moment que nous serions au moins débarrassés d'une partie du décor, quand l'épée de François Tassé s'est accrochée dans ce carton-pâte. Hélas, il a tenu ! Par bonheur, il y a Lise LaSalle. Grâce à cette merveilleuse comédienne, la soirée n'est pas complètement perdue.

★

DRÔLE DE PROSPÉRITÉ

(*suite de la page* 20)

Mais ce programme ne permettrait pas de réduire le nombre des chômeurs: il empêcherait seulement l'aggravation de la situation présente.

Si l'on envisage de *résorber* le chômage actuel dans un délai de sept ans[3] il faudra créer chaque année, au cours de cette période, environ 170,000 emplois, dont 130,000 emplois masculins.

C'est considérable, si l'on veut bien se rappeler que le chiffre de 170,000 emplois nouveaux n'a été atteint ou dépassé que deux fois (en 1946 et en 1957) depuis vingt ans.

Nous savons fort bien que ces évaluations sont trop sommaires. Elles indiquent pourtant l'ordre de grandeur de l'effort à accomplir si l'on veut que la situation de l'emploi s'améliore dans les années qui vont venir[4].

Faut-il rappeler enfin qu'une société libre doit permettre à ses membres de vivre de leur travail. Dans l'esprit de ses fondateurs, le système de la "libre entreprise" n'a jamais été une fin en soi, mais un moyen de réaliser, précisément, un haut niveau d'emploi et d'assurer l'élévation rapide du bien-être des populations. (Les historiens qui se souviennent de Turgot et de Smith ne me démentiront pas.) Un tel système perdrait toute justification s'il devenait incapable de remplir cette double tâche.

★

3 Nous ne tenons pas compte, ici, du chômage "saisonnier".

4 Les chiffres que nous avons proposés seraient d'ailleurs sensiblement modifiés dans le cas d'une réduction notable de la durée de travail, ou dans l'hypothèse d'un allongement de la scolarité obligatoire.

Le Syndicat Coopératif d'édition Cité Libre

Pour marquer son dixième anniversaire, en janvier 1960, *Cité Libre* s'est réorganisée. Non contente de faire peau neuve dans sa présentation, la revue a adopté un nouveau rythme de parution. Elle est devenue mensuelle. Au plan administratif, elle constitue une coopérative d'édition en bonne et due forme.

Les membres, actionnaires de la coopérative, sont donc les propriétaires de la revue. Réunis en assemblée générale annuelle, ils élisent un conseil d'administration qui, à son tour, choisit le directeur de la revue. Tous les abonnés sont reconnus comme membres auxiliaires de la coopérative et invités à l'assemblée générale annuelle.

Le conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 18 novembre 1961, est formé des personnes suivantes :

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRÉSIDENT:
Jean Dostaler

VICE-PRÉSIDENT:
James Hodgson

SECRÉTAIRE:
Claude Longpré

TRÉSORIER:
Yves-Aubert Côté

ADMINISTRATEURS:
Benoit Baril
Jacques Hébert
J.-Z.-Léon Patenaude
Gérard Pelletier
Pierre-E. Trudeau

COMITÉ DE SURVEILLANCE:
Roland Parenteau, président
Marc Lalonde
Jean Marchand

ARCHIVISTE:
Pierre Tanguay

VÉRIFICATEUR:
Jean-Guy Rousseau, C.A.

PIERRE TANGUAY
6612 VIAU
MONTREAL 36 PQ CAN

"Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication."

AU MAITRE DE POSTE, S.V.P.,

si non réclamée, retourner après cinq jours à:
CITE LIBRE, C. P. 10, Montréal 34.

PORT PAYÉ À MONTRÉAL

Cossette et Fils Ltée